

L'ITINÉRAIRE

3\$

Volume 202, n° 04
Hors-série, 15 février 2022

ABONNEMENTS AU
itineraire.ca

MOIS DE L'HISTOIRE DES NOIRS

MES CHEVEUX, MA PEAU, MON IDENTITÉ





Plaisirs d'hiver

Bougez dans Ville-Marie

Glissades



Parc des Faubourgs
Parc Jos-Montferrand
Parc Médéric-Martin

Parc Percy-Walters
Parc Prudence-Heward
Parc Walter-Stewart

NOUVEAU

Mobilier ludique



Des jeux pour grimper, des tunnels, des cibles géantes pour balles de neige...

Parc des Faubourgs
Parc Julia-Drummond

Parc Toussaint-Louverture

Patinoires extérieures



Du Glacis
Parc des Faubourgs
Parc Toussaint-Louverture

Parc des Vétérans
Parc Walter-Stewart
Square Cabot (patinoire réfrigérée)

Ski de fond



Parc des Faubourgs

Parc Médéric-Martin

C'EST
GRATUIT!

TOUS
LES
JOURS

TROUVEZ VOTRE PARC

Parc des Faubourgs ☺ Papineau
Parc des Vétérans ☺ Papineau
Parc Jos-Montferrand ☺ Frontenac
Parc Julia-Drummond ☺ Lucien-L'Allier
Parc Médéric-Martin ☺ Frontenac
Parc Percy-Walters ☺ Guy-Concordia
Parc Prudence-Heward ☺ Lucien L'Allier
Parc Toussaint-Louverture ☺ Saint-Laurent
Parc Walter-Stewart ☺ Frontenac
Patinoire du Glacis ☺ Champ-de-Mars
Square Cabot ☺ Métro Atwater

Ouverture des patinoires, glissades et pistes de ski de fond dès que les conditions climatiques le permettent. Les activités proposées évoluent en fonction des recommandations de la Santé publique.

☎ 311 🌐 montreal.ca/ville-marie

Consultez les conditions des sites hivernaux 🌐 bit.ly/conditionsvm

L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.

ZOOM

Robert Patenaude

Camelot n° 1908 • Âge 55 ans
Point de vente Métro Jolicoeur

Robert est né dans l'est de Montréal. Dès l'âge de 9 ans, il se met à entendre des voix. La médication de l'époque n'arrive pas à soulager son mal et c'est à l'âge de 14 ans qu'il découvre que l'alcool dissipe sa gêne et fait taire ses monstres. « J'ai ressenti un relâchement, je n'étais plus gêné, j'entendais plus de voix, c'était génial. Dans ma tête je venais de trouver la potion idéale contre mes cauchemars, les choses que je voyais bouger, tout le kit. » Sauf que tout cela le porte à la surconsommation d'alcool et de drogues et de fil en aiguille, à la prostitution. À l'âge de 16 ans, la famille déménage, loin de ses amis, de son école, de tout. « J'ai trouvé ça difficile, ce qui fait que j'ai augmenté ma consommation. »

Plus tard, il rencontre une barmaid qui devient la mère de sa fille. Dès le début de sa grossesse, elle arrête tout et devient complètement sobre. Lui continue de consommer et elle lui lance un ultimatum: ses chums ou la famille. Il choisit ses chums et se retrouve dans la rue. Le goût de la drogue est trop fort. Heureusement que la Old Brewery Mission est là pour assurer le filet de sécurité. « Je buvais et je sniffais tout mon chèque. »

À 50 ans, il aura fallu une overdose pour que commence sa nouvelle vie. Pris alors en charge par l'hôpital Douglas et la maison Claude Laramée, il habite maintenant dans un appartement supervisé et grâce à une bonne médication et un suivi psychologique, il change, et tout ça fait partie de son passé.

« C'est possible d'arrêter, même à 55 ans. Je veux communiquer mon expérience et ma réussite. »

Il a peu de contact avec sa fille qu'il croit mal informée sur la maladie dont il souffre. Souhaitons-lui quelle découvre bientôt quel être d'exception son père est devenu.

À L'itinéraire, il fait partie d'une grande famille où il se sent traité avec respect. « Ça comble un vide, je n'ai pas le goût de boire, je n'ai pas soif. » Ses clients sont des gens aimables et généreux. De plus, il garde un très bon contact avec son père. « Au moins je me dis, j'ai mon père, je peux compter sur lui. » Robert est une source d'inspiration par sa façon de raconter son parcours sans aucune pudeur, sans complexe, sans retenue. Sa détermination et sa grande résilience font de lui une personne remarquable. Je vous souhaite d'avoir comme moi la chance de croiser Robert un jour.

PARTENAIRES MAJEURS

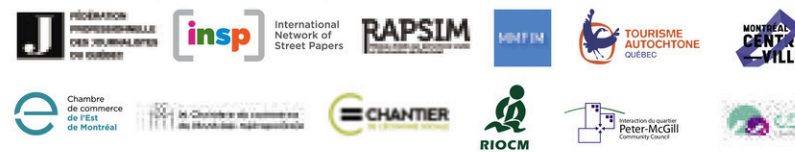


PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

L'itinéraire EST MEMBRE DE



La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le magazine ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Charles-Éric Lavery, chef du développement et de l'impact social à :

c.e.lavery@itineraire.ca | 514 597-0238 poste 222



Le journal L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Mots de lecteurs

NDLR Nous nous réservons le droit de corriger et de raccourcir les textes

On aime ça vous lire !

Vous nous dites souvent que vous aimez L'itinéraire, que vous avez apprécié tel article, que vous aimez notre magazine. Eh bien, écrivez-nous pour nous le dire ! Cette section vous est réservée tout spécialement.

ÉCRIVEZ-NOUS ! courrier@itineraire.ca Des lettres courtes et signées, svp!

L'ITINÉRAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, rue Sainte-Catherine Est
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

ISSN - 1481-3572
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

Les camelots l'achètent **1,50 \$**

3\$ Prix de vente

1,50 \$ paie l'impression + coûts de production

Payez par texto 30333 +ENTREZ CAMELOT +ENTREZ #DU CAMELOT

Convention de la poste publication N°40910015, N° d'enregistrement 10764. Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au Groupe communautaire L'itinéraire 2103, Sainte-Catherine Est Montréal (Québec) H2K 2H9

Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

LUC DESJARDINS
Directeur général et éditeur

ADMINISTRATION
ESTELA SOLORIZANO
Responsable de la comptabilité
JAVIER BERNAL
Commis au dépôt

RÉDACTION
JOSÉE PANET-RAYMOND
Éditrice adjointe et rédactrice en chef
ALEXANDRA GUELLIL
Journaliste responsable société
KARINE BÉNÉZET
Journaliste responsable de la formation des participants
SIMON BOLDUC
Chargé de projet - Journalisme
CARLA BRAGA
Création visuelle
Photo de La Une EMANUELLE BERNARDO
Photomontage CARLA BRAGA

DÉVELOPPEMENT PHILANTHROPIQUE ET RÉSEAUX SOCIAUX
JOSÉE LABRECQUE
Conseillère principale développement philanthropique
PASCALE PLANET
Gestionnaire de communauté

DÉVELOPPEMENT SOCIAL
CHARLES-ÉRIC LAVERY
Chef du développement et de l'impact social
VANESSA TREMBLAY
Chargée de projets - Distribution
ISABELLE LACHARITÉ, THOMAS WAYLAND et MAUDE M.-ROMPRÉ
Intervenants psychosociaux
PIERRE TOUGAS
Responsable du Café
JEAN-CHRISTOPHE RUEL
Coordonnateur service alimentaire

PROGRAMME MAISON RONDE
MARILOU MAISONNEUVE
Chargée de projets
DENIS DI TOMASSO
Coordonnateur à la formation des participants
JEANNE MARION
Intervenante

CONSEIL D'ADMINISTRATION
Présidente
JESSICA MAJOR - Davies Ward Phillips & Vineberg S.E.N.C.R.L./s.r.
Vice-président
YVON MASSICOTTE - Camelot de L'itinéraire
Trésorier
NICK KAMINARIS - Nuvei
Secrétaire
EMNA BRAHAM
Administrateurs
MILLE TREMBLAY
SOPHIE RONDEAU - Avocate et doctorante en droit
JEAN-CLAUDE NAULT - Camelot de L'itinéraire
JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'itinéraire
ROGER PERREAULT - Camelot de L'itinéraire
DANIEL PRINCE - Représentant des camelots

BÉNÉVOLES
CHRISTINE BARBEAU, MARIE BRION, ANITA BARSETTI et JEAN TALBOT
Bénévoles à la rédaction
PAUL ARSENAULT, LUCIE LAPORTE et SYLVIE POIRIER
Bénévoles à la révision

SOLISCO
IMPRIMEUR SOLISCO
120, 10E RUE
SCOTT (QUÉBEC)



ÉDITORIAL

15 février 2022
Volume XXIX, n° 04

Josée Panet-Raymond

Éditrice adjointe et rédactrice en chef

Histoires de cheveux

Voici notre deuxième édition de février dédiée au Mois de l'histoire des Noirs, que nous vous proposons avec fierté. Si, en anglais, on parle de *Black History Month*, en français il est autant question d'Histoire avec un grand H que des récits de tous les jours et des grands exploits et accomplissements qui sortent de l'ordinaire. Des histoires qui parlent de la réalité de nos concitoyens noirs, que beaucoup trop de gens ignorent encore aujourd'hui.

Par exemple, les cheveux des personnes afrodescendantes. Pendant des années – et encore de nos jours – beaucoup d'hommes, mais surtout des femmes noires – cachaient leurs cheveux naturels sous des perruques ou les altéraient avec des lissages et des tressages pour répondre aux diktats de la société. Bien sûr, c'est un choix personnel que d'aucuns ne pourraient remettre en question, mais il faut dire que ces manipulations et produits utilisés ont souvent des effets dommageables sur la chevelure.

Mais depuis les années 60, le phénomène d'arborer fièrement leurs frisettes au naturel ou, selon le terme péjoratif à proscrire, leurs « cheveux crépus » prend de l'ampleur. Assumer sa capillarité naturelle est devenu un symbole d'affirmation de soi. Comme le dit si bien une interlocutrice que notre journaliste Alexandra Guellil a interviewée : « *Mes cheveux sont importants, c'est mon héritage et je suis fière de ce avec quoi je suis née. J'ai appris à m'aimer comme je suis, sans artifices [...]* ».

Touche pas à mes cheveux!

Personnellement, je connais un jeune homme noir, musicien talentueux de son état, qui arbore un spectaculaire afro au naturel. Il porte sa chevelure imposante avec fierté et ça lui va bien. Plus qu'un attribut capillaire, c'est un véritable *statement* qui le distingue. Mais croyez-le ou non, y'a toujours une personne (habituellement blanche) qui prend la liberté de lui mettre la main dans les cheveux. Petit message : il n'aime pas ça. C'est malaisant et irrespectueux, même si ce n'est pas l'intention au départ. Imaginez qu'un étranger ou une simple connaissance viennoise vous ébouriffer les cheveux... pas sûr que vous apprécierez!

Par ailleurs, les personnes afrodescendantes sont aussi souvent aux prises avec des problèmes de peau bien spécifiques à leur pigmentation. Décoloration, vitiligo, assèchement et autres problèmes dermatologiques sont encore mal compris par les médecins et spécialistes, de prédominance blanche. Mais cela est en train de changer tranquillement avec le recrutement accru de personnes de diverses origines dans les écoles de médecine.

Mini-maisons : une bonne idée ou non ?

Notre nouveau journaliste Simon Bolduc s'est intéressé au phénomène des mini-maisons pour personnes en situation d'itinérance, dans la foulée de l'initiative proposée par Mike Ward en janvier. Proposition qui n'a pas fait l'unanimité à Montréal. Mais à Fredericton, la Ville a avalisé un projet de mini-maisons sur son territoire, qui a récemment accueilli ses premiers résidents. A lire et à suivre!

La réalité d'un magazine

Dans l'édition précédente, nous avons publié un reportage dans la rubrique *Dans l'actualité* qui parlait des conséquences de la contribution santé que le gouvernement Legault voulait imposer aux personnes non-vaccinées. On s'est questionné sur l'impact que cette taxe spéciale aurait eu sur les plus marginalisés. À la veille de la sortie de l'édition du 1^{er} février, Québec a décidé d'annuler cette mesure. Ce sont les risques de publier des actualités lorsque nos deadlines sont plus longs que ceux des quotidiens! Faut dire que le texte était fort intéressant, puisqu'il soulevait des questions de droits et de légalité. ■



SOMMAIRE

15 février 2022
Volume XXIX, n° 04

© CARLA BRAGA



3

Mots de camelots

- 3 Zoom sur Robert Patenaude
- 9 Bill Economou
- 9 Pierre Fournier
- 9 Maxime Valcourt
- 13 Diane Gariépy
- 13 Nicole Giard
- 13 Manon Fortier



10



© KARENE-ISABELLE JEAN-BAPTISTE

33

8 Rond-point international

10 Dans l'actualité

Fredericton, N.-B.

Les mini-maisons : solution à l'itinérance ?

Simon Bolduc

14 Chronique

Vie de Daniel Prince - volet I

Daniel Prince

24 Dans la tête des camelots

Selon vous, pourquoi c'est important d'avoir un Mois de l'histoire des Noirs ?

22 Logement social

Se loger avec dignité

Karine Bénézet

26 Régions

À Sept-Îles, on ne laisse personne dehors

Simon Bolduc

33 Culture

Cinéma afrocentrique

Réécrire le monde

Karine Bénézet

40 Mieux vaut en lire !

Roger Perreault

42 BD

Norman Rickert

43 C't'encore drôle

Pier-Luc Ouellet

44 Détente

À la Une

Alexandra Guellil



© EMANUELLE BERNARDO

16

Qu'on les aime ou non, les cheveux bouclés naturellement type « afro », c'est-à-dire sans tresses, mèches ou extensions, ne sont plus le seul critère de beauté des afrodescendants. Dans les années 1960, aux États-Unis, ce qui était le début du mouvement contemporain « Nappy » — [contraction des mots « natural » et « happy »] — avait pour vocation de libérer les chevelures des lissages, tressages et autres artifices pour s'affirmer dans son unicité. Passé l'effet de la mode, de plus en plus de femmes et d'hommes refusent de défriser leurs cheveux et clament fièrement *Black is beautiful!*

AUTRICHE Le droit à des funérailles dignes

Même les enterrements doivent être programmés. « *Autrefois, on s'en occupait rapidement*, explique le révérend Richard Weyringer. *On accordait parfois très peu de temps pour ceux qui étaient morts seuls.* » En 2018, la ville de Salzbourg a permis aux personnes qui vivaient – et finalement mouraient – dans la pauvreté d'avoir une urne en guise de sépulture. Richard Weyringer et son frère, un diacre catholique, ont voulu profiter de cette opportunité. En collaboration avec Verena Wengler, responsable des enterrements à la Ville, ils ont créé un service approprié pour rendre hommage aux défunts. En juin dernier, une cérémonie a été organisée pour 18 personnes décédées dans l'indigence. De telles cérémonies se tiennent quatre fois par année, permettant ainsi aux gens de rendre un dernier hommage à plusieurs défunts à la fois. La chapelle du cimetière est décorée discrètement, avec à l'avant un socle blanc à hauteur de tête, divisé en niches individuelles pour y loger les urnes, chacune ornée d'une plaque commémorative. Lors de la cérémonie, le révérend Weyringer prononce le nom de chacun des défunts. Les membres de la famille ou toute personne qui les ont connus peuvent s'avancer et placer une bougie dans la niche. Si personne ne s'avance, l'hommage est rendu par l'un des représentants des autorités locales. Contrairement aux cérémonies traditionnelles, les participants ne se connaissent pas et le deuil ne concerne pas seulement une personne. (TROTT-WAR/INSP)



© MAKSIM LEVIN | REUTERS

UKRAINE Un pays meurtri par huit ans de crise

La guerre russo-ukrainienne a commencé en 2014 quand des manifestants pro-européens ont renversé le gouvernement de Victor Ianoukovitch, alors président et soutenu par Moscou. Cela a conduit à une escalade rapide d'une crise qui a abouti à l'annexion de la Crimée par la Russie et à la création de deux États dans l'Est de l'Ukraine protégés par la Russie. Ce sont les Républiques populaires de Donetsk et de Louhansk (RPD, RPL). Lorsque leur territoire a été consolidé avec l'aide de la Russie l'année suivante, plus de 10 000 personnes ont perdu la vie dans les combats. Depuis, le nombre de victimes ne cesse d'augmenter. Depuis sept ans, cette guerre sur le territoire de l'Ukraine se poursuit. Elle oppose les forces armées ukrainiennes à celles de la RDP et de la RPL, soutenues par la Russie. La dimension économique du conflit est principalement liée au fait que l'Ukraine a perdu son statut de pays de transit du gaz russe vers l'Union européenne, ce qui a coûté au pays environ 1% de son PIB tout en créant des problèmes d'approvisionnement en gaz. La dimension diplomatique quant à elle est étroitement liée aux tensions non résolues entre Moscou et l'Occident. Elle se joue dans des arènes internationales telles que l'Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe (OSCE), qui compte 57 membres, dont l'Ukraine, la Russie, la France et l'Allemagne. Elles ont, jusqu'à présent, permis d'éviter une escalade majeure de la guerre vers une crise humanitaire massive. (The Conversation / INSP)

L'itinéraire est membre du **International Network of Street Papers** (Réseau international des journaux de rue). Le Réseau apporte son soutien à près de 100 journaux de rue dans 35 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez insp.ngo.

Being a vendor in all kinds of weather

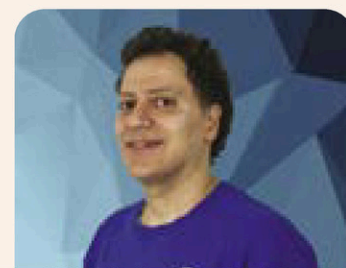
Neither snow nor rain nor heat nor gloom of night will keep me... from selling L'itinéraire at my appointed spot. That motto of the U.S. Postal services sure does apply to me, except maybe the gloom of night, because I only sell during the day.

We vendors have to face all kinds of weather conditions during all four seasons. Some are easier than others, but let me tell you, it has been really cold these last few weeks!

It feels good to be appreciated at my usual post at the Atwater Market and across the street near the Brunet Pharmacy and the SAQ Liquor Store. With continued enthusiasm to write more and reach out, I've met a few others that have supported me. Even though I'm not allowed to work inside the Atwater Market, I can still see familiar faces outside near the doors or around the area.

During the winter when it's cold and windy, I stand near Les Douceurs du Marché, but when it's milder it's easier to go across the street. The amount of time I stay outside depends on how cold it is during the day. When I need to go inside, it's usually to eat, warm up or go to the toilet. It's not always fun to be outside during the colder days. I tried to work during the busier days of the week, but unfortunately some of them happened to be the colder ones. I sacrificed to make more, but the hours were reduced.

When Spring arrives, especially during Easter, it's a good time to work. A few weeks later when it becomes hot and humid, it can become difficult to make good money on certain days, especially on the weekends. Many people pass by and ignore me, having other things on their mind. I walk around sweating trying to make a sale and it can become a frustrating day, that's why I don't work on the weekends for a number of weeks.



BILL ECONOMOU
VENDOR ATWATER MARKET

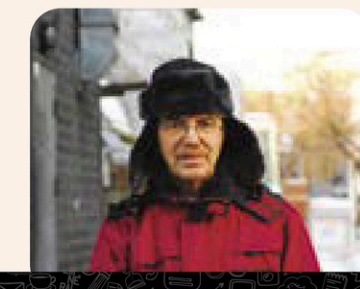
Les achats non-essentiels

La tendance à toujours acheter nous joue des tours en nous faisant consommer à outrance pour des produits dont nous pourrions nous passer. C'est comme dans la chanson *Foule sentimentale* d'Alain Souchon :

*Oh la la la vie en rose
La rose qu'on nous propose
D'avoir les quantités d' choses
Qui donnent envie d'autre chose
Aie, on nous fait croire
Que le bonheur c'est d'avoir
De l'avoir plein nos armoires
Dérisions de nous, dérisoires*

On s'endette de plus en plus en achetant à crédit. Le marketing dont se servent les commerces vont jusqu'à nous créer des besoins que nous croyons indispensables, alors que nous n'en avons pas vraiment besoin. Et ces produits sont souvent à prix raisonnables au premier abord, puis augmentent une fois l'habitude prise.

Pour pallier cette tendance que je qualifierais de tyrannique, on peut acheter de façon plus responsable en réfléchissant avant d'acheter quelque chose.



PIERRE FOURNIER
CAMELOT PJC MONT-ROYAL / LANAUDIÈRE

Une médaille pour Madame Bélanger

Chaque matin, je prends une marche santé dans mon quartier. Et chaque matin, je rencontre Madame Bélanger qui prend sa marche, elle aussi. Elle est une ancienne infirmière, âgée de 82 ans.

Vous souvenez-vous du 11 janvier dernier? Il a fait une température ressentie de -38°C. Madame Bélanger est tout de même sortie marcher, casquette sur la tête, vêtue de son petit manteau, pas de gants.

J'aime beaucoup jaser avec Madame Bélanger. Elle garde toujours son beau sourire. Elle n'a pas eu la Covid, elle est en bonne santé et son moral est à toute épreuve. Elle ne se plaint jamais. Elle aime les températures froides autant que les températures chaudes. Les gens aiment bien lui parler et elle est gentille avec tout le monde.

Les personnes âgées restent souvent dans leur chambre et ne font pas grand chose de leur journée. Je pense qu'on vieillit plus vite comme ça. Pour vivre une belle retraite, il faut rester actif et voir du monde.

Madame Bélanger fait du ménage dans la rue. Elle ramasse les papiers, les canettes et les bouteilles qui traînent. Ce n'est pas pour les vendre: c'est sa manière à elle de faire de l'exercice. Elle sait que je fais de la récupération de métaux. Un jour, elle a vu une tige de métal qui traînait. Elle l'a ramassée et elle est venue la porter dans mon camion.

Une fois, je l'ai vue avec une marchette et j'ai cru qu'elle commençait à perdre des forces. Mais deux jours plus tard, elle ne l'avait plus.

Je pense que Madame Bélanger mériterait une médaille de la ville pour sa contribution à la propreté et à la bonne humeur dans le quartier. En tout cas, moi je lui en donne une en pensée parce qu'elle me fait du bien. Elle me rappelle ma mère que j'ai perdue l'année passée.



MAXIME VALCOURT
CAMELOT FLEURY / CHAMBORD, THÉÂTRES DU NOUVEAU MONDE ET DU RIDEAU VERT



Marcel Lebrun
Entrepreneur social

Fredericton, N.-B.

Les mini-maisons: solution à l'itinérance?

Avec les froids glaciaux qu'on connaît, offrir un toit aux personnes en situation d'itinérance devient impératif. Tous les yeux sont tournés vers Fredericton, au Nouveau-Brunswick, où un projet novateur de mini-maisons vient d'accueillir ses premiers résidents. Pour contrer le phénomène de l'itinérance qui s'aggrave d'année en année, malgré les efforts déployés, le 12 Neighbours Community tente d'offrir une solution à long terme. Un projet à surveiller.



Apprendre et faire autrement

Au nord de la ville, un terrain vague est en voie d'être peuplé par 12 petites maisons et d'un centre d'entrepreneuriat social, qui seront construits au cours de 2022. Douze, c'est le chiffre magique qui se verra multiplié par huit pour atteindre 96 toits en 2024.

Chaque micro-maison fait 10 pi. x 24 pi., est dotée d'un balcon couvert, d'une salle de bain, d'une cuisine toute équipée, d'un lit pour une ou deux personnes, d'une salle à manger et d'un espace de rangement, tel que présenté sur le site de 12 Neighbours Community, un projet porté par l'entrepreneur social Marcel Lebrun.

Ces habitations communautaires, M. Lebrun les cogite depuis plusieurs années. «J'ai visité quelques villes en Amérique du Nord et j'ai proposé une solution originale en m'inspirant de ce que j'ai vu. J'ai voulu rassembler les ingrédients nécessaires pour non seulement fournir des maisons aux sans-abri, mais offrir une réelle opportunité pour qu'ils puissent effectuer des changements dans leur vie», explique celui qui est bien connu à Fredericton.

L'idée fut donc de concevoir un projet qui brise le cycle de dépendance sociale des personnes en situation d'itinérance et qui ne s'inscrit pas dans une mesure d'urgence. Un modèle qui offre une solution de longue durée à cette population qui est souvent de passage dans les refuges. «Une solution temporaire reste temporaire [...], l'important ce n'est pas de changer uniquement les circonstances, il faut un travail sur soi, que la personne change la vision qu'elle a d'elle-même», dit M. Lebrun.

Des critères minimaux

Les futurs locataires de ces mini-maisons sont des personnes identifiées lors du dénombrement de la population itinérante du Nouveau-Brunswick en 2018. La By-Name List recense les personnes sans-abri de Moncton, Saint-John et Fredericton, principalement. Cette liste sert au système d'accès coordonné, qui permet la concertation des agents sociocommunautaires et les programmes de logements sociaux. «Toutes les instances concernées par l'itinérance à Fredericton travaillent ensemble et ils connaissent les gens par leur nom et surtout, leur situation. Ce sont eux qui nous recommandent les gens. Après on les rencontre, on leur propose le projet [de mini-maisons] et ils peuvent dire oui ou non», dit le fondateur qui a récemment reçu le soutien financier de 1,4 millions\$ du gouvernement provincial. De plus, le ministère du Développement social du N.-B. octroiera des suppléments de loyer à chacune des nouvelles unités de logement de la première phase du projet afin de s'assurer que les locataires ne paient pas plus de 30% de leur revenu en loyer.

En ce qui concerne l'accès à ces habitations, M. Lebrun ne voulait pas imposer davantage de critères, comme l'obligation d'un suivi psychosocial et d'une démarche de réinsertion préalable, entre autres. Selon lui, il faut partir des besoins de la personne en lui offrant un espace positif où elle peut reprendre confiance. «Au 12 Neighbours, on ne demande pas aux personnes de nous raconter leur histoire. On les prend comme elles arrivent et on part de ça.» Parce que raconter son histoire pour justifier l'aide dont on a besoin, quand elle est douloureuse, c'est à chaque fois émettre une confiance fragile, selon lui.

Repenser l'accompagnement

À Fredericton, c'est le Housing First Services, découlant de la John Howard Society, un OSBL indépendant, qui est mandaté d'offrir les services d'accompagnement et de maintien en logement aux gens à risque ou en situation d'itinérance. D'ailleurs, M. Lebrun s'y implique activement depuis quelques années. Si certaines des personnes qui intègrent la communauté des 12 voisins bénéficient d'un soutien social préexistant, M. Lebrun a voulu néanmoins séloigner de cette approche traditionnelle qui, d'après lui, établit un rapport hiérarchique entre soignant et soigné.

Le projet prévoit plutôt un type particulier d'intervention qui implique des intervenants nommés *community navigators*. «On voulait de l'horizontalité, comme des pairs-aidants en quelque sorte.» Ces intervenants ont comme rôle d'accompagner les personnes en travaillant leurs objectifs personnels et en assurant la liaison avec les services sociaux, au besoin. «Bien entendu, il va y avoir aussi des ateliers et des services dans le centre d'entrepreneuriat social», ajoute M. Lebrun.

Ensemble au même endroit

Avant de donner son aval au projet, la Ville de Fredericton redoutait la concentration des 96 micro-maisons dans un même endroit. C'est pourquoi la mairesse Kate Rogers et son équipe ont proposé un déploiement sur plusieurs lieux pour éviter une forme de ghettoïsation. «Les meilleures pratiques pour le logement social disent qu'il faut éviter la concentration du parc locatif et favoriser une mixité sociale. M. Lebrun a vite répondu à cette préoccupation par la construction par étapes de 12 mini-maisons et progresser jusqu'à 96 demeures au fil des ans. On va suivre l'évolution du projet avec M. Lebrun et s'ajuster avec lui et son équipe au fur et à mesure», dit la mairesse de la troisième ville en importance dans la province.

Bien que ce modèle puisse engendrer des craintes de débordements, Marcel Lebrun y voit plutôt une force qui permet de «tous les retrouver à la même place et de centraliser les services».

En dehors des inquiétudes soulevées, la mairesse reconnaît toutefois les avantages de construire au même endroit. «Le logement social, c'est à la fois complexe, mais pas compliqué. Pas compliqué parce que c'est essentiellement juste un toit. Et complexe parce que les personnes qui requièrent ce toit ont des besoins multiples. Ça nécessite un soutien qui doit être coordonné et on optimise le processus quand les personnes se retrouvent au même endroit.» Disperser les gens aux quatre coins de la ville implique d'étendre davantage les services de proximité. Cette approche requiert des ressources financières et humaines qui ne sont pas toujours disponibles. C'est pourquoi le modèle de communauté, qui peut accueillir entre 100 et 200 personnes, répondait à ces obstacles.





Le centre d'entrepreneuriat social projeté par 12 Neighbours Community.
Illustration tirée du site web : 12neighbours.com

C'est en aidant qu'on s'aide

Ce que Marcel Lebrun retient de ce long processus de recherche et d'élaboration, c'est qu'une personne qui ne croit pas en sa propre valeur ne peut pas sémanciper et sortir du cycle de la dépendance sociale. Se sentir utile, avoir quelque chose à offrir, c'est le premier pas vers la réintégration en société, estime l'entrepreneur social.

C'est d'ailleurs la raison d'être du centre d'entrepreneuriat social qui se situera à même la micro-communauté. Trois projets d'économie sociale sont déjà prévus dans le centre qui sera construit plus tard cette année. On y prévoit un café, un comptoir alimentaire, une galerie d'art ainsi qu'une fabrique de mini-maisons destinées tant aux sans-abri qu'à la communauté en général.



Julien Montreuil, directeur adjoint de l'organisme l'Anonyme, Sylvie Boivin et Axel Adam.

Photo: MelanieDusseault

Qu'en pense-t-on à Montréal?

Plus près de chez nous, l'humoriste Mike Ward a offert, à la fin de janvier, 25 mini-maisons à la Ville de Montréal, qui les a refusées. L'administration Plante a jugé que ce n'était pas une solution adaptée aux gens en situation d'itinérance puisqu'elle doit comprendre de l'aide et de l'accompagnement d'intervenants psychosociaux sur le terrain. La mairesse a de plus évoqué le manque de ressources financières et humaines comme obstacles.

Cette histoire a fait grand bruit non seulement parce que l'offre vient d'un humoriste bien connu, mais parce qu'au moment de la proposition, on recensait déjà deux sans-abri morts de froid en début d'année. A-t-on rejeté l'offre trop rapidement?

Julien Montreuil, directeur adjoint de l'organisme l'Anonyme, aurait souhaité qu'on examine la proposition plus longuement et, surtout, en impliquant les organismes ayant l'expertise en matière d'itinérance. «*J'aurais aimé qu'on prenne le temps de se poser quelques questions de base: on a une offre, un certain nombre de mini-maisons, y a-t-il un terrain? Est-ce que certains organismes communautaires pourraient porter le projet? Qu'est-ce qu'ils en pensent?*», s'interroge-t-il. Il reconnaît toutefois que le manque de ressources est un obstacle majeur au déploiement de projets comme celui-ci.

L'Anonyme parle en connaissance de cause puisqu'elle a accueilli en décembre dernier les premiers résidents de son projet de maison de chambres dans Hochelaga-Maisonneuve, à quelques pas du campement démantelé de la rue Notre-Dame. Le projet a plusieurs similarités avec celui de M. Lebrun, notamment en ce qui concerne les critères pour y résider. L'immeuble, autrefois une piquerie insalubre, a été complètement revampé et comporte aujourd'hui 14 chambres. Ce projet à haut seuil d'acceptabilité s'appuie sur une approche de réduction des méfaits. «*Le logement supervisé, ça marche pour un paquet de gens, estime Julien Montreuil. Mais y'a une frange de la population pour qui ça ne marche pas. Qu'est-ce qu'on fait pour ces personnes exclues du réseau de la santé, des institutions, de la société en général? Eh bien il faut créer du logement social sans trop de barrières, où les règles sont simples: tu payes le loyer et tu respectes les lieux et tes voisins*», dit M. Montreuil. Le directeur adjoint est d'ailleurs bien au fait de l'initiative du 12 Neighbours Community. L'Anonyme prévoit dupliquer son modèle de maison de chambres ailleurs dans les prochaines années, en misant sur l'approche plus inclusive pour la communauté, comme à Fredericton. ■

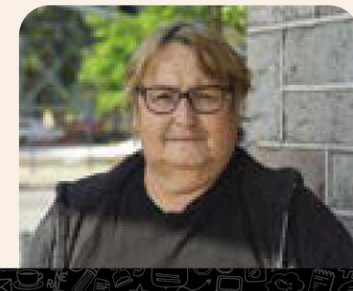
La vie n'est pas toujours rose

Je suis actuellement à la recherche d'un logement. Quelle aventure! Ce n'est vraiment pas facile d'en trouver à un prix abordable. Pour un 4 1/2, ça peut coûter autour de 1500\$ et plus par mois.

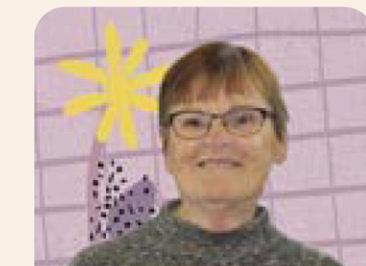
L'idéal serait que je trouve un loyer dans un HLM et qu'il soit situé à Montréal ou à Longueuil, mais ils sont de moins en moins accessibles. La liste d'attente est tellement longue... Ma démarche est très importante parce que c'est rendu difficile pour moi d'habiter chez quelqu'un d'autre et de ne pas avoir ma chambre à moi. La situation que je vis présentement est excessivement pénible. Elle me ramène à une période de ma vie que je n'ai vraiment pas le goût de revivre. Surtout pas à mon âge. Ma famille aussi trouve très inquiétant ce qui m'arrive. Il faut que j'aie un chez-moi. Rester chez la blonde de mon fils était une solution de dépannage, mais cela fait plus de six mois que je couche sur un divan.

Je rêve d'aller vivre avec mon fils dans un logement assez grand pour recevoir son petit garçon une fin de semaine sur deux. Ça me rendrait tellement heureuse. Je garde espoir que tout se règle le plus rapidement possible. Je me dois de conserver un bon moral. C'est primordial.

Heureusement, je peux compter sur les intervenants de L'itinéraire qui sont toujours là pour nous épauler.



DIANE GARIÉPY
CAMELOT MÉTRO ST-HENRI



NICOLE GIARD
CAMELOT MÉTRO LONGUEUIL

Ma nouvelle chevelure

Ma nouvelle coiffure, c'est une permanente africaine, et j'ai eu bien des regards sur ma chevelure. Maintenant, je la vois presque partout, même dans les annonces à la télévision. À L'itinéraire, j'ai eu beaucoup de félicitations. Le tout grâce à une Madame qui travaille en criminologie qui voulait m'aider à faire arranger mes cheveux. Elle m'a donné des sous, à vrai dire 50\$. L'endroit où je suis allée la première fois, le résultat était: mes cheveux étaient secs et non frisés en permanente spirale. J'ai dû la recommencer avec mon ancienne coiffeuse. La Madame, mon amie, en me voyant, m'a redonné 50\$.

Une dame noire m'a regardée dans le métro, avec surprise, il me semble. Alors je me suis retournée avec un petit sourire. Mon intuition me disait qu'elle pensait: *Mais toi, tu es blanche!* Un Monsieur m'a d'ailleurs dit les mêmes paroles plus tard, j'étais surprise à mon tour.

Au Village Champlain trois femmes m'ont regardée longuement. L'une d'elles flattait ses cheveux en me regardant. J'étais toute fière de ma chevelure.

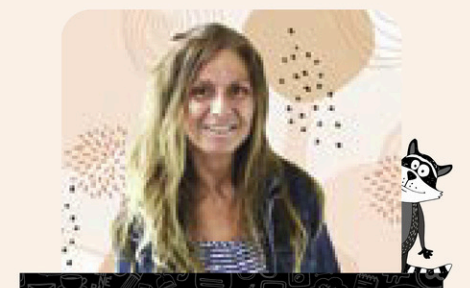
Une de mes anciennes clientes continuait son chemin depuis le début de la pandémie sans me parler. Elle m'a vue, elle m'a fait un grand sourire et m'a dit bonjour.

L'autre jour, quand il faisait vraiment froid, un monsieur noir se promenait en chantant: *Il fait beau, il fait beau!* J'aime bien son sens de l'humour.

Quand j'étais jeune, j'avais des amis d'origine haïtienne qui venaient souvent chez moi. Ils m'apprenaient le créole. On a eu pas mal de fun!

Je chantais la chanson: *Ba moïn en ti Bo* de la Compagnie Créole.

Bon Mois de l'histoire des Noirs!



MANON FORTIER
CAMELOT VILLAGE CHAMPLAIN
ET MÉTRO HONORÉ-BEAUGRAND

VIE DE Daniel Prince

Camelot SAQ Promenade Masson



DÈS MES PREMIERS INSTANTS

Dès mes premiers instants, j'ai dû me battre, comme je l'ai fait tout au long de ma vie. Ma future maman venait à peine d'accoucher d'un deuxième enfant, qu'elle est tombée enceinte de moi. Elle a essayé tout ce qu'elle a pu pour avorter : bain chaud, vin rouge chauffé, bain de pied à la moutarde, soulever et déplacer des meubles... Après une semaine de ce manège, il était évident que je ne partirais pas. Elle a fini par m'accepter.

Aujourd'hui, j'ai 61 ans.

VOLET 1

Mes parents se sont séparés alors que je n'avais que 3 ans. Je n'ai aucun souvenir de mon père. Il paraît qu'à mes 15 ou 16 ans, il aurait passé une fin de semaine à nous observer jouer, mes frères et moi. C'est ce dimanche-là, il y a 45 ans, que je l'ai rencontré pendant 20 minutes, à un terminus d'autobus, pour la dernière fois.

Monoparentale, ma mère, ne voulait pas perdre le contrôle sur nous et nous obligeait, mon frère et moi, les deux plus jeunes des trois enfants, à la vouvoyer. C'était sûrement sa façon de maintenir son autorité. Je me souviens des volées qu'elle nous donnait... Oui, à cette époque, nos parents nous corrigeaient.

Mon frère était déjà placé en maison de réforme, raison pour laquelle elle nous avait à l'œil.

Ma relation avec le plus vieux de mes frères, Gaétan, décédé il y a quelques années maintenant, était pleine de complicité. Mais je dois avouer qu'il me manipulait à sa guise. Quant à mon autre frère, Gilbert, nous étions toujours en compétition. Nous n'avions que 13 mois de différence.

Le début de ma descente aux enfers

À mon premier déménagement, j'avais 9 ans. Ma mère avait loué une maison à Blainville, dans les Basses-Laurentides. C'est à cet endroit que mon frère aîné a commencé ses déboires avec la justice à cause de mauvaises fréquentations. Et moi, c'est à cet endroit que j'ai commencé à fumer la cigarette.

Nous étions tellement isolés là-bas, sans voiture, que 11 mois plus tard, on déménageait de nouveau.

À Saint-Eustache, mes petits méfaits ont commencé à leur tour, toujours pour les mêmes raisons : mon incapacité à dire non et ma peur de déplaire aux autres. Petits vols à l'étage, consommation de drogue et tout le reste. Je me suis mis à en vendre à peine quelques mois plus tard. Ça marquera le début de ma descente aux enfers.

Ma consommation de drogue me nuira avant le reste : manque de concentration, rejet de l'autorité ; j'étais dans ma bulle constamment, et avais de gros problèmes de comportement, surtout à l'école.

À l'âge de 13 ans, je me suis inscrit dans un club de natation. J'étais bon et ça aurait peut-être bien pu me mettre sur le droit chemin. Je nageais deux heures par jour, cinq jours par semaine. Quelques mois plus tard, je franchissais la distance de cinq kilomètres de nage en deux heures, cinq minutes et 20 secondes. Mais la consommation et mes influences auront raison de mon assiduité.

Ma mère me poussera alors à entrer dans les cadets de l'Air, un programme pour les jeunes dont la mission est de « favoriser l'aptitude physique et de contribuer ainsi au développement de citoyens responsables », selon les termes d'aujourd'hui. Pour moi, c'était plutôt un camp disciplinaire.

Je ne m'y sentais pas vraiment à ma place. Mais je devais apprendre à respecter l'autorité, alors j'y suis resté un an.

Poussés à bout

À l'âge de 15 ans, j'avais déjà de la barbe. Il était facile pour moi d'entrer dans les bars et à la Régie des alcools (la SAQ à cette époque). Tous mes camarades de classe me demandaient de leur acheter un 10 onces de fort, et comme commission, je leur demandais une gorgée dans chaque bouteille que je ramenaient d'ailleurs à l'école. Je peux vous dire que mes professeurs et surveillants ne m'aimaient pas vraiment dans cet état. Mais un vendredi soir, je suis entré dans une brasserie. J'y ai aperçu l'un d'eux avec d'autres profs. Je me suis joint à eux. Ce soir-là, ils m'ont payé une brosse. Mes professeurs, des adultes ! Je me souviens être rentré bien alcoolisé, aux petites heures.

À l'école, la situation n'était pas toute rose. Un matin, dans le fond de la classe et dérangeant tous mes camarades en examen, le professeur m'a repris à plusieurs reprises. Poussé à bout par mon insolence, il m'a lancé une craie au visage, m'a raté de peu et a poursuivi avec l'efface du tableau noir. Il m'a raté une seconde fois, et m'a envoyé un dictionnaire ; il s'apprêtait à me lancer une chaise, quand j'ai ouvert la fenêtre et sauté du 2^e étage. Ce jour, j'ai considéré mon prof plus fou que moi.

J'ai 17 ans. Toujours à l'école. Trois cours m'intéressent alors : la menuiserie, l'éducation physique et les mathématiques. C'étaient les seules matières pour lesquelles je travaillais. Les autres heures d'enseignement, je les passais en salle d'activités ou dehors, à me « faire bronzer » avec des amis.

Mon dernier bulletin de notes indiquera pourtant la moyenne dans toutes les matières. Je venais de comprendre, avec ces notes bien supérieures à mon niveau réel, qu'aucun de mes professeurs ne souhaitait me revoir dans cette école.

Cette année scolaire sera ma dernière.

À suivre...

MOIS DE L'HISTOIRE DES NOIRS

MES CHEVEUX, MA PEAU, MON IDENTITÉ

Qu'on les aime ou non, les cheveux bouclés naturellement type « afro », c'est-à-dire sans tresses, mèches ou extensions, ne sont plus le seul critère de beauté des afrodescendants. Dans les années 1960, aux États-Unis, ce qui était le début du mouvement contemporain « Nappy » — [contraction des mots « natural » et « happy »] — avait pour vocation de libérer les chevelures des lissages, tressages et autres artifices pour s'affirmer dans son unicité. Passé l'effet de la mode, de plus en plus de femmes et d'hommes refusent de défrisier leurs cheveux et clament fièrement *Black is beautiful!*

Mais, la texture des cheveux ne suffit pas à définir l'identité afro-descendante. Et parfois, elle peut être échaudée par le manque de mélanine, ce pigment qui colore la peau, jusqu'à causer des troubles qui se révèlent au su et au vu de tous, créant des complexes à cacher. Et si nous changions nos standards de beauté ?



Être soi, jusqu'au bout des cheveux

Quand elle était enfant, Sabrina Larive n'aimait pas ses cheveux bouclés. La plupart du temps, elle les tressait. Hormis sa période « wave », une permanente qui l'a réconcilié momentanément avec ses frisottis, ce n'est qu'en arrivant au Québec, dans la Capitale-Nationale, qu'elle a décidé de porter ses cheveux au naturel.

« Adolescente, quand j'avais mon wave, je pensais que mes cheveux étaient comme ceux des Caucasiens, alors je les lavais tout le temps, trop souvent même, et je n'avais pas les bonnes pratiques », se souvient la jeune femme de 31 ans.

Résultat inévitable après quelques mois : Sabrina Larive a dû tout couper pour éviter les chutes de cheveux. Comme elle n'assumait pas cette coupe trop courte à son goût, et qu'elle craignait le regard des autres jeunes de son âge à un moment de l'adolescence où l'affirmation de soi passe à la trappe, elle est restée plusieurs années avec des mèches blondes et autres artifices sur la tête.

Une fois ses études finies, Sabrina Larive a travaillé comme enseignante et a fait le tour des écoles de la Capitale-Nationale. Elle se faisait appeler « Madame Caramel » par les enfants plus petits. Ils contestaient, avec innocence sans doute, la couleur de sa peau qu'ils ne considéraient « pas vraiment noire ». Et, avec sa coiffure qui changeait au gré de ses apprentissages autodidactes, l'enseignante prenait le temps d'expliquer sa couleur et son type de cheveux, toujours avec bienveillance.

Comme plusieurs de ses amies, elle faisait venir ses produits capillaires des États-Unis et se déplaçait occasionnellement à Montréal pour des achats. « Dans mes classes, je voyais des enfants métissés avec des cheveux rasés et leurs parents se disaient désarmés, car ils ne savaient pas comment les coiffer. Certains enfants avaient leurs cheveux pognés ensemble ou des mèches. J'ai donc lancé mon entreprise, Yafeh, pour proposer des produits à Québec. J'ai aussi coiffé des clients, hommes et femmes, je me suis ajustée à la demande. Je voulais faire quelque chose pour aider les afrodescendants à s'accepter tels qu'ils sont, avec leurs cheveux à l'état naturel. »

Au début, son entreprise n'avait pas de plan d'affaires. Sabrina Larive s'est lancée dans le vide, avec des amis qui l'ont aidée en communication ou comptabilité. « Mes cheveux sont importants, c'est mon héritage et je suis fière de ce avec quoi je suis née. J'ai appris à m'aimer comme je suis, sans artifices et c'est un sentiment qui s'est affirmé encore plus quand j'ai eu mes filles ici, au Québec. Oui, elles ont des cheveux différents de leurs amis, mais elles sont autant Québécoises qu'eux. Je veux qu'elles grandissent en aimant leurs cheveux, je veux faire partie de la solution », ajoute la Martiniquaise d'origine.



MURIEL LECLERC

« Mes cheveux sont importants, c'est mon héritage et je suis fière de ce avec quoi je suis née. J'ai appris à m'aimer comme je suis, sans artifices et c'est un sentiment qui s'est affirmé encore plus quand j'ai eu mes filles. »

- Sabrina Larive



Heureuse au naturel

Pour Maëlys Aié, les cheveux afros ont longtemps rimé avec douleur. Cette Ivoirienne d'origine, installée depuis plusieurs années à Trois-Rivières, a choisi de porter ses cheveux au naturel. Choix qui n'est pas toujours compris dans son entourage, même au sein de sa propre famille. « J'avais 7 ans quand ma mère m'a défrisé les cheveux pour la première fois pour qu'ils soient plus malléables et gérables. Elle se défrisait aussi les cheveux et ignorait comment faire autrement. »

La jeune femme se souvient de certaines remarques blessantes à son égard, la toute première fois qu'elle est apparue sans extension. « J'ai appris sur le tas, seule avec des influenceuses africaines, en lisant des articles scientifiques et sans couper mes cheveux. On m'a demandé pourquoi je n'étais plus aussi coquette, pourquoi je ne m'arrangeais pas mieux ? On m'a même proposé de l'argent pour que je puisse aller me faire coiffer. On m'a même dit que la forme de mes boucles faisait penser à du coton, ou à la laine de mouton, c'était étrange de se faire dire cela, un peu comme quand on demande à toucher nos cheveux. »

Malgré tout, Maëlys Aié a tenu bon jusqu'à se sentir pleinement heureuse dans cette transition au naturel. « Quand on te dit que tes cheveux sont trop durs ou "crépus", c'est, je crois, qu'il y a une méconnaissance de son identité. La vision que l'on a de soi change quand on se rajoute des extensions ou une perruque. »

- Maëlys Aié



PHOTOS COURTOISIE



Assumer ses boucles

À 36 ans, Melissa Dubé-Quenum assume enfin ses cheveux au naturel. Fille d'une Gaspésienne et d'un Béninois, elle a grandi à Sept-Îles, à une époque où les produits capillaires adaptés à ses cheveux étaient bien plus rares qu'aujourd'hui. « J'arborais la petite coupe afro, sans aucun produit et je me lavais les cheveux avec n'importe quel shampooing et c'était l'horreur quand je devais les démêler. J'avais mal, rien qu'en pensant au peigne. Et puis l'afro était souvent mal perçu, on disait des choses méchantes sur moi, alors j'ai accepté de me faire tresser. »

Elle a réussi à passer au travers du secondaire grâce à une sœur missionnaire qui lui faisait des tresses collées à la tête. Puis elle a grandi et sans modèle de sa couleur de peau ou avec son type de cheveux dans son entourage, ce n'était pas toujours facile de trouver une solution capillaire adaptée. « On a failli me raser la tête, car on n'arrivait pas à me démêler les cheveux. Et après j'ai découvert le défrisant qui rendait mes cheveux lisses et plats, mais j'ai fini par en perdre et à faire des réactions aux produits chimiques : ça me grattait, ma peau réagissait mal et c'était douloureux. ». Par le bouche à oreille, elle a appris à maîtriser ses cheveux. Elle a fini par assumer ses boucles et est passée au naturel.



Clichés autour du monde

La tresseuse Tati Braz arrange les cheveux de son fils Akin, 7 ans, après avoir tressé un motif royal africain ancien, alors qu'elle est assise avec sa fille Asantewa, 4 ans, également tressée par elle, à Sao Paulo au Brésil.

Photo : Amanda Perobelli | Reuters



Retour à soi

Pour la coiffeuse Nancy Falaise, spécialisée dans les soins des cheveux frisés et bouclés, le retour au naturel peut être imagé comme une façon de retourner à soi. « La femme afrodescendante, les femmes aux cheveux frisés ont eu un déclic. Elles ont réalisé qu'elles étaient belles au naturel, que ce soit avec leurs cheveux, la couleur de leur peau ou leurs formes », croit celle qui a lancé une pétition en pleine pandémie pour réclamer des cours de coiffure plus inclusifs dans les écoles.

Si à Montréal, il est facile de trouver les bons produits dans les salons spécialisés, il reste encore du travail à faire pour cette coiffeuse qui regrette la méconnaissance autour des soins à donner aux cheveux bouclés dans les salons de coiffure. « Personne n'enseigne dans les écoles de coiffure comment travailler avec les cheveux frisés ou bouclés. Plein de femmes noires ne savent pas coiffer leurs propres cheveux et plein de coiffeurs ne savent pas coiffer ces types de cheveux. Il est là le plus gros du travail à faire après la prise de conscience. »

« La femme afrodescendante, les femmes aux cheveux frisés ont eu un déclic. Elles ont réalisé qu'elles étaient belles au naturel, que ce soit avec leurs cheveux, la couleur de leur peau ou leurs formes. »

- Nancy Falaise



Histoire des cheveux

Pour Abisara Machold, fondatrice du salon InHairtance, s'il y a aujourd'hui plus de modèles qui servent d'inspiration, il reste encore du chemin à faire. « Nos cheveux sont liés à notre histoire. Dans les temps précoloniaux, nos cheveux ont servi à définir notre ethnie et statut dans la société. Dû à l'holocauste noir et l'esclavage, notre savoir-faire a été perdu et remplacé par les techniques de lissage des cheveux bouclés naturels. La mémoire collective de cette histoire s'exprime aussi dans les différentes façons de tresser, c'est un héritage qui a survécu », raconte-t-elle.



Cette histoire explique la raison pour laquelle des mots forts sont employés comme « une renaissance » ou « un voyage ». « C'est une façon de se réapproprier tout un savoir capillaire qui représente aussi une célébration de son héritage », explique M^{me} Machold. Au Spa de boucles Inhairtance, elle « veut offrir des choix différents aux modèles standards de beauté et le but n'est pas de convaincre que le naturel vaut mieux qu'un autre style. Il n'y a pas de look prédéfini pour être beau, belle ou professionnelles. C'est important d'assumer ses cheveux avec bienveillance, de comprendre leur propre parcours. La façon dont on parle de nos cheveux va souvent avec la façon dont on parle de soi, ce n'est pas juste un sujet cosmétique, c'est aussi un sujet politique. »

L'effet pandémie

Avec la fermeture des salons de coiffure au cours de la pandémie, certaines personnes ont été désarmées par rapport à l'entretien de leur chevelure. « Certaines sont retournées au lissage, d'autres ont continué d'assumer leurs cheveux naturels en respectant un rituel capillaire ou en se procurant différents produits en ligne. Les personnes qui avaient l'habitude de venir régulièrement au salon étaient peut-être surmenées au début mais elles ont fini par apprendre comment suivre une routine capillaire, mais surtout de créer un lien avec leurs couronnes », explique M^{me} Machold.

Et à Nancy Falaise d'ajouter que l'effet de la pandémie n'est pas uniquement capillaire. « Je ramasse à la petite cuillère certaines de mes clientes qui n'ont plus été capables de s'occuper de leurs cheveux sans venir au salon. Il y a un désespoir quant à la vie et cela affecte beaucoup la beauté des cheveux. Quand on ne se sent pas bien en dedans, ça se voit à l'extérieur. »



© CPANTIN

« Il n'y a pas de look prédéfini pour être beau, belle ou professionnelles. C'est important d'assumer ses cheveux avec bienveillance, de comprendre leur histoire. La façon dont on parle de nos cheveux va souvent avec la façon dont on parle de soi, ce n'est pas juste un sujet cosmétique, c'est aussi un sujet politique en raison du lien très personnel que l'on peut avoir avec eux. »

- Abisara Machold

Des maux et des mots

À chaque pays, sa façon de catégoriser les cheveux. Dans les communautés afrodescendantes, on ne peut parler de cheveux en faisant fi de l'histoire coloniale et esclavagiste, cette période où les cheveux frisés ou bouclés étaient appelés cheveux « crépus », car assimilés à ce qui était laid, dur, difficile à coiffer ou en mauvais état. C'était aussi une période où la tête des esclaves était rasée et où bien souvent les femmes devaient cacher leur chevelure sous des foulards, car les cheveux naturels dérangeaient ou n'entraient pas dans la norme.

Si à travers l'histoire, les femmes au crâne rasé afrodescendantes ou non, n'ont pas toujours eu bonne presse, la perte de cheveux et le fait de ne pas se coiffer ont longtemps été associés à l'humiliation publique ou à une mauvaise réputation. Au fil des années, certaines femmes se sont émancipées de ces étiquettes et ont revendiqué leur liberté, soit en se rasant les cheveux, soit en refusant de les défriser, de les tisser ou de les tresser.

De plus en plus, au Québec, certaines personnalités comme la chanteuse et présentatrice Marième Ndiaye, la danseuse Aïcha Bastien N'Diaye ou la rappeuse Sarahmée s'affichent avec leurs cheveux au naturel, qu'ils soient courts, rasés ou en afro. Et ce, même si les débats perdurent sur le fait de se colorer les cheveux, naturellement ou non.

La question capillaire concerne aussi les hommes afrodescendants et métisses qui sont de plus en plus nombreux à porter fièrement tresses, afro ou dreadlocks, n'en déplaise aux idées préconçues de la beauté. Citons en exemple Eddy King ou Erich Preach, qui par leur présence devant les caméras, avec leurs cheveux au naturel, contribuent à changer les mentalités.



Depuis quelques années, Gina Delisime fait de l'hypo-pigmentation sur le visage: certaines zones de sa peau ébène deviennent plus pâles. Enfin, c'est ce qu'elle croit, car à ce jour, elle n'a reçu aucun diagnostic officiel pour l'attester.



© PHOTOS COURTOISIE

« C'est comme si mon problème n'existe pas, comme s'il était invisible ou normal. Il fallait que je trouve un mot pour éviter les longues phrases et explications, pour m'aider à comprendre ce que j'avais sur le visage. »

- Gina Delisime

Bien dans sa peau

Alors, elle s'est auto-diagnostiquée, à force de recherches et de lectures sur le sujet. Si on connaît un peu plus l'hyperpigmentation – lorsque la peau noircit à certains endroits du corps – ou le vitiligo – la perte de mélanocytes de la peau entraînant une dépigmentation de différentes tailles – ce que Gina Delisime a au visage est moins connu. « Les endroits où ma peau paraît plus foncée, c'est ma vraie couleur. Ce qui est pâle, c'est mon problème. Et aucun spécialiste, au privé comme au public, n'a pu m'aider ou m'orienter pour le traiter », regrette l'ancienne membre des Forces armées canadiennes. « C'est comme si mon problème n'existait pas, comme s'il était invisible ou normal. On m'a prescrit des nettoyants pour la peau, on m'a fait des biopsies sans résultat et je continue à perdre mon pigment. Il fallait que je trouve un mot pour éviter les longues phrases et explications, pour m'aider à comprendre ce que j'avais sur le visage. »

Les taches de Gina Delisime ont commencé à apparaître sur ses tempes. Au début, elle relativisait en espérant qu'elles disparaissent à la longue, mais elles sont devenues plus envahissantes et plus visibles. Elles n'ont aucune texture, sa peau reste lisse sans boutons ou cicatrices. Mais son teint n'est plus uni, elle a deux couleurs de peau.

Quand elle était en service dans l'armée, le maquillage était proscrit et de toute façon, ça ne l'intéressait pas. C'est une amie qui l'a introduite au fond de teint et depuis, quand elle en met, elle se sent belle et bien mieux dans sa peau, prête à affronter le monde et surtout le regard des autres.

C'est d'ailleurs ce qui l'a amenée à fonder Nagi Cosmétiques après ces neuf ans dans l'armée. Elle voulait donner du choix aux femmes noires et métisses en leur proposant des produits cosmétiques de qualité, adaptés à leurs couleurs de peau. « J'aime l'idée d'avoir un teint uni. Avant de mettre du fond de teint, je n'avais jamais réalisé à quel point la décoloration de ma peau jouait un rôle dans mon estime personnelle. Ce qui me dérange, c'est le manque d'uniformité. Si ma peau était pâle d'accord, mais ce n'est pas le cas. Je perds mon pigment. »

Gina Delisime l'admet, elle a un problème d'estime qui n'est pas réglé et qu'elle patche par un fond de teint. Sans vouloir faire à tout prix l'apologie du maquillage, elle souligne que l'important, c'est de se sentir bien avec soi, qu'on en utilise ou non.

La maman l'admet: publier une photo d'elle sans maquillage est comme une mise à nu d'une part de sa vulnérabilité qu'elle accepte de dévoiler pour cesser de minimiser ce type de problème. « Sans fond de teint, je ne me sens pas belle. J'ai l'air de la fille qui a full confiance en elle sur les réseaux sociaux, mais sans ça, j'ai de la misère. Même mon fils ne comprend pas quand je sors sans maquillage, il me demande de me faire belle comme sur les photos. Je ne sais pas trop comment je devrais me sentir quand mon fils me dit cela, mais je peux aussi le comprendre parce qu'il voit que sa maman peut être de différentes couleurs. Et ça se voit, c'est sur mon visage! »



Comme un cobaye

À la suite de son accouchement, une bactérie s'est logée dans la jambe de Marilyn Mahotières. Pour éviter qu'elle n'atteigne son cœur, les médecins lui ont donné un cocktail de médicaments qui l'a éprouvée. Son cathéter veineux était devenu sa moitié, à l'hôpital comme à la maison. « On me disait que c'était une maladie auto-immune, je n'avais plus de système immunitaire. Quand les traitements se sont arrêtés, j'ai commencé à avoir des plaques partout sur le corps, de la tête aux pieds. Ma peau est devenue rugueuse et grise, comme celle d'un lézard. Ça se voyait que les médecins ne savaient pas ce que j'avais, ils cherchaient, mais ils ne trouvaient aucune réponse, aucun traitement. Je me sentais comme un cobaye. »

Celle qui travaille dans l'événementiel, notamment en planification des mariages, a eu une période où elle ne supportait plus de porter certains types de vêtements. Il lui arrivait de se gratter tellement que toute sa peau était remplie de cicatrices. Et, sur les peaux noires et métissées, les cicatrices perdurent en raison de la production de sébum et de l'assèchement de la peau qui sont plus importants. Elle fait donc de l'hyperpigmentation et doit se maquiller pour camoufler ses défauts.

Depuis deux ans, Marilyn Mahotières atténue son problème de peau grâce à des injections de Dupixent aux deux semaines, un médicament approuvé l'année passée par Santé Canada. Avant ça, elle devait le payer intégralement. Montant de la facture mensuelle: 5000\$. Même si le renouvellement de l'ordonnance est très sélectif et complexe, elle ne se voit plus vivre sans Dupixent.

En plus de cela, la maman prend des compléments en vitamines pour booster son système immunitaire affaibli. « Tout cela joue sur l'estime de soi. On se demande pourquoi nous, pourquoi on ne trouve pas de solution. J'étais dépressive et j'avais mal pour moi, mais aussi pour ma famille. L'hiver, on est couverts, c'est moins problématique, mais l'été, en chemise, quand ta peau est tachée et qu'on te regarde comme un extraterrestre, ça fait mal. »

«Ma peau est devenue rugueuse et grise, comme celle d'un lézard. Ça se voyait que les médecins ne savaient pas ce que j'avais, ils cherchaient, mais ils ne trouvaient aucune réponse, aucun traitement. Je me sentais comme un cobaye.»

- Marilyn Mahotières

- Beverly Salomon



Question d'esthétisme

Dans certaines pharmacies, on peut trouver des produits qui permettent d'atténuer les problèmes de peau. Première femme noire à avoir obtenu une franchise de Jean Coutu, la pharmacienne Beverly Salomon conseille souvent à ses clients afrodescendants de s'hydrater beaucoup plus, soit en buvant de l'eau, soit en achetant des crèmes de qualité et sans parfum pour le corps. « Il y a plus de choix en produits actuellement en pharmacie, l'éventail de cosmétiques s'est élargi. Si les solutions hydratantes ne fonctionnent pas, il faut consulter un professionnel. Mais avant de se tourner vers le cortisol, il faut réfléchir à l'hydratation. On cicatrise moins bien et notre peau s'assèche plus, on est aussi sensibles au soleil même si on a de la mélanine. On ne brûle pas, mais on a d'autres dommages et il faut s'en protéger », conseille la professionnelle.

La copropriétaire de l'Infirmier JR, Joséphine Jouvin, insiste pour sa part sur l'importance de différencier les questions pathologiques, comme le psoriasis ou l'eczéma, des problèmes plus esthétiques qui donnent un autre aspect aux peaux noires et métissées. « Quand on comprend la différence liée à la couleur de peau, à la présence de mélanine et aux pigments, on comprend aussi que les traitements sont différents. Une femme qui a un problème d'ovaires polykystiques peut faire plus de poils au visage. Si elle va dans un centre qui n'est pas adapté, il se peut qu'il ne soit pas équipé en laser. Sur la femme noire et métisse, on ne peut utiliser qu'un seul type de laser », vulgarise-t-elle.



Manque de données

La plupart de nos intervenants ont mentionné avoir déjà eu de la difficulté à trouver un professionnel de la santé qui s'y connaît en problèmes cutanés des peaux noires et métissées. D'autres n'ont pas voulu témoigner à visage découvert, trop complexés par leurs problèmes. Certains se faisaient même avertir par leur médecin de famille, lorsqu'ils en avaient un, de redoubler de prudence pendant l'hiver et de s'assurer de prendre plus de vitamines et autres compléments pour éviter les problèmes de santé. Et, comme tous les autres services de santé au Québec, obtenir un rendez-vous avec un spécialiste en la matière est loin d'être facile.

Selon une étude publiée par des chercheurs affiliés aux Universités de Toronto et Vancouver en 2018, les photos dans les manuels de dermatologie nord-américains sont très peu diversifiées: plus de 70% d'entre elles montrent des peaux claires contre à peine 20% de teints dits « moyens » et moins de 5% de peaux noires.

Ce manque de représentativité contribuerait au fait que plusieurs problèmes cutanés sont mal diagnostiqués, à la fois sur les peaux des personnes afrodescendantes, mais aussi sur celles des personnes autochtones, arabes ou asiatiques. Les médecins et spécialistes n'ont aucune référence pour diagnostiquer des problèmes dermatologiques qui sont souvent associés et traités comme des maladies déjà connues comme l'eczéma ou le vitiligo. Qui dit manque de représentativité et manque d'accessibilité aux spécialistes et médecins dit inévitablement difficulté à estimer la prévalence de ce type de problèmes chez les personnes des minorités ethnoculturelles.

Interviewée par L'Actualité en juillet 2021, Catherine McCuaig, présidente de l'Association canadienne de dermatologie admettait qu'il y avait très peu de dermatologues de peau noire et de spécialistes des peaux foncées au pays. « Par les écoles de médecine, on tente de recruter, dès le niveau secondaire, des étudiants de différentes origines » pour favoriser la diversité et l'égalité dans les comités, assurait-elle. D'ailleurs, depuis septembre 2021, une série de six webinaires sur les manifestations cutanées sur les peaux de couleur sont mises à la disposition des dermatologues afin de les aider dans leurs diagnostics.



Représentativité virale

Une simple recherche internet permet de réaliser que lorsqu'on parle de problème de santé, l'imagerie médicale est encore très standardisée caucasienne. En fait, on ne montre quasiment pas la différence des corps et de la peau, alors même qu'elle existe.

Résultat: les spécialistes ne sont pas à l'aise dans le traitement de certaines pathologies et les personnes afrodescendantes ou métissées n'ont aucune conscience des problèmes de santé qu'ils pourront avoir au cours de leur vie. Comme ces images n'existent pas, leurs problèmes sont considérés comme invisibles.

En décembre dernier, Chidiere Ibe, un jeune étudiant nigérian en médecine a alerté la communauté médicale sur les réseaux sociaux. En publiant une série d'illustrations révélant les corps des femmes, hommes et enfants afrodescendants et métissés, il a plaidé pour plus de représentativité dans les manuels médicaux et les revues scientifiques. « Je suis Noir et c'est beau d'être Noir. Illustrations de la diversité en médecine, il faut encourager cela », a-t-il écrit sur Twitter. « Je ne m'attendais pas à ce que ça devienne viral, commente l'étudiant interviewé sur NBC News et CNN. Je veux qu'à chaque fois qu'une personne effectue une recherche en ligne sur une maladie de peau ou un problème de santé, les premiers résultats proposent aussi des illustrations de personnes noires ou racisées. »

Cette initiative fait suite à celle de 2020 lancée par Malone Mukwende, un étudiant en médecine au Royaume-Uni qui a publié sur la toile un manuel médical montrant comment les différents problèmes cutanés se manifestent sur les peaux foncées. Sur Instagram, on peut aussi suivre le compte Brown Skin Matters, lancé pendant le mouvement Black Lives Matter, qui expose les infections et maladies sur peaux noires et métissées.



Dans la tête
des camelots



Selon vous, pourquoi c'est
important d'avoir un

Mois de l'histoire des Noirs ?

Tirer des leçons

Se rappeler l'histoire des Noirs c'est important parce que ça peut empêcher le racisme. Aussi parce qu'on peut tirer des leçons qui peuvent nous aider nous, autant que la société.

SUZANNE LEBLANC
CAMELOT ONTARIO / ST-DENIS

L'ignorance

Je suis resté chez des Haïtiens à deux reprises et c'est là que j'ai dépassé ma peur. L'ignorance, ça fait partie du racisme. Avant ça, je ne savais pas comment aborder un Noir. À c't'heure, j'ai des amis haïtiens... Ce que je ne comprends pas, c'est que la plupart ont peur de se faire rejeter. Ce qu'on entend dans les médias sur la violence n'aide pas. Alors je trouve ça important d'avoir un Mois de l'histoire des Noirs parce qu'ils sont victimes de racisme, et c'est un vrai problème.

GAÉTAN VAILLANCOURT
CAMELOT SAINTE-CATHERINE / SANGUINET

Slāv

Je me souviens de la pièce Slāv présentée au TNM il y a deux ou trois ans. Ça avait fait du bruit parce que les acteurs étaient blancs et que la pièce parlait d'esclavage. Peut-être que d'avoir un Mois de l'histoire des Noirs est important pour ne pas répéter ce genre d'erreurs.

MAXIME VALCOURT
CAMELOT THÉÂTRES DU NOUVEAU MONDE ET DU RIDEAU VERT

Se rappeler

Je me rappelle être allée au spectacle de Betty Bonifassi à Montréal. Il y avait des Noirs qui disaient qu'elle chantait des chants d'esclaves qui ne la concernaient pas directement. Moi je pense que même si une cause ne te concerne pas, tu peux la défendre quand même. Mais quand je regarde des films sur l'esclavagisme, ça me fâche tellement. Je ne comprends pas comment on peut faire ça à quelqu'un. Je pense alors que c'est important de souligner l'histoire des Noirs, autant que l'histoire des Autochtones, d'ailleurs, parce qu'on a quand même une part de responsabilité et c'est bon de se le rappeler.

KARINE LIZOTTE
CAMELOT MARCHÉ METRO FLEURY / FABRE

Satisfaire ma curiosité

Moi, je n'ai rien contre la culture de n'importe quelle personne d'ailleurs. Mais je ne connais pas les cultures des afrodescendants, pourtant elles datent d'y a longtemps. Alors j'aimerais ça m'asseoir avec eux pour satisfaire ma curiosité. Je ne savais pas qu'il y avait un Mois de l'histoire des Noirs, mais en y réfléchissant, je trouve que c'est très bien.

ALAIN PERRIER
CAMELOT MÉTRO BONAVENTURE

Connaître tout l' monde égal

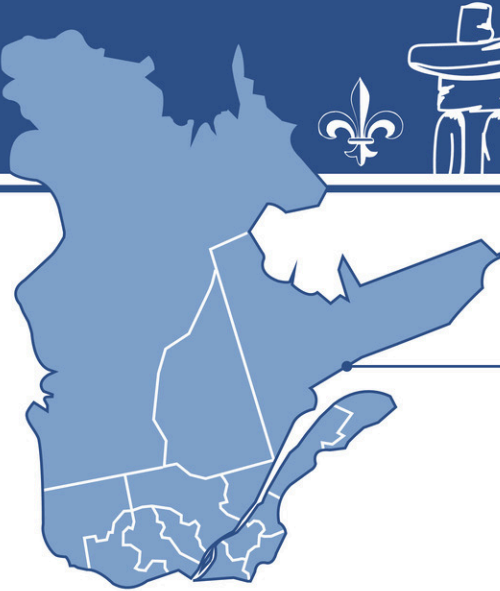
Ça me permet de connaître l'histoire des Noirs. Mais j'aimerais qu'on fasse ça avec d'autres communautés, la Chine, l'Inde, par exemple, pour mieux connaître leur histoire et leur culture aussi. On devrait être égal avec tout le monde.

LYNN CHAMPAGNE
CAMELOT ONTARIO / CUVILLIER PROMENADE ONTARIO

Habituee à la mixité

Moi j'aime découvrir les cultures africaines depuis que je suis jeune. Mais on commence à peine à s'intéresser à ces personnes et à les accepter. Pourtant ils sont là depuis longtemps... Mais moi, je viens de Montréal et j'ai toujours été habituée à la mixité. Je me rappelle par contre qu'avant, tu étais jugée par ta famille, ton entourage si tu sortais avec un Noir. Alors oui, c'est important de souligner le Mois de l'histoire des Noirs.

CÉCILE CREVIER
CAMELOT MARCHÉ METRO SAINTE-CATHERINE / MORGAN



SEPT-ÎLES

Régions

L'ITINÉRAIRE

À Sept-Îles, on ne laisse personne dehors

L'itinérance en région il n'y en a pas. Ou encore, elle est moins visible. C'est ce qu'on a l'habitude d'entendre lorsqu'on parle du phénomène hors des grands centres et c'est de moins en moins vrai. Si le nombre de demandes reste stable d'année en année, les personnes qui franchissent la porte de Transit à Sept-Îles ne sont plus les mêmes.

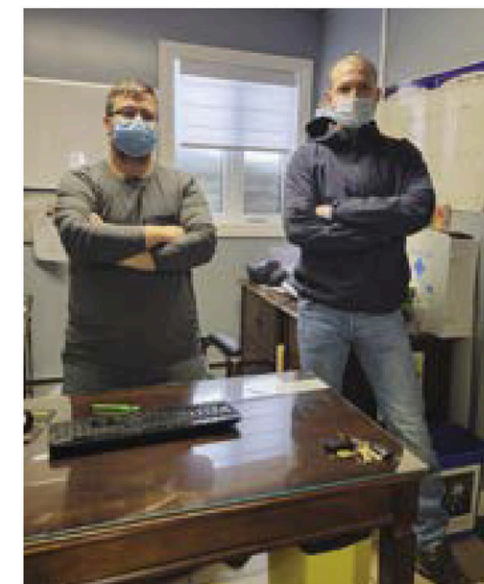
Du nouveau monde

L'organisme traite de plus en plus de gens qui vacillent entre itinérance chronique et épisodique, plus souvent qu'autrement aux prises avec une santé mentale précaire. «Anciennement, la mission de Transit était axée sur la réinsertion des gens dans la société», explique le directeur de Transit David Leboeuf. *Là on traite une forme d'itinérance chronique croissante. Du monde déconnecté, en psychose, on ne les prenait pas. La situation a empiré et on a dû revoir notre manière de faire. C'est un petit milieu ici, ton nom tu le brûles vite. Les propriétaires de logements se parlent, et ont parfois des préjugés défavorables à leur endroit*. Défis d'adaptation difficile puisque la cohabitation partagée entre six chambres et 12 résidents n'est pas toujours harmonieuse.

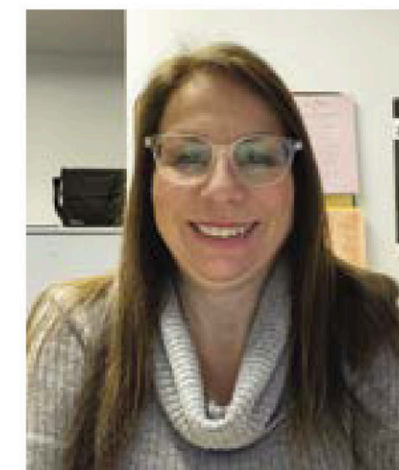
Entre les gens en situation d'itinérance chronique et ceux en processus de réinsertion sociale s'ajoutent des personnes qui ont toujours subvenu à leurs besoins et qui ont vu leur vie basculer par une série d'événements. Ex-soudeur, David Leboeuf a vu des anciens collègues d'usine arriver chez Transit dans la dernière année. «*Ça m'est arrivé d'héberger des gens qui travaillent dans les shops, lance celui qui a lui-même déjà connu la rue dans le passé. Tu te sépares, tu te trouves pas de logement, tu décroches socialement et bang, tu te réveilles un matin et t'as perdu tous tes repères*».

Et chez les femmes

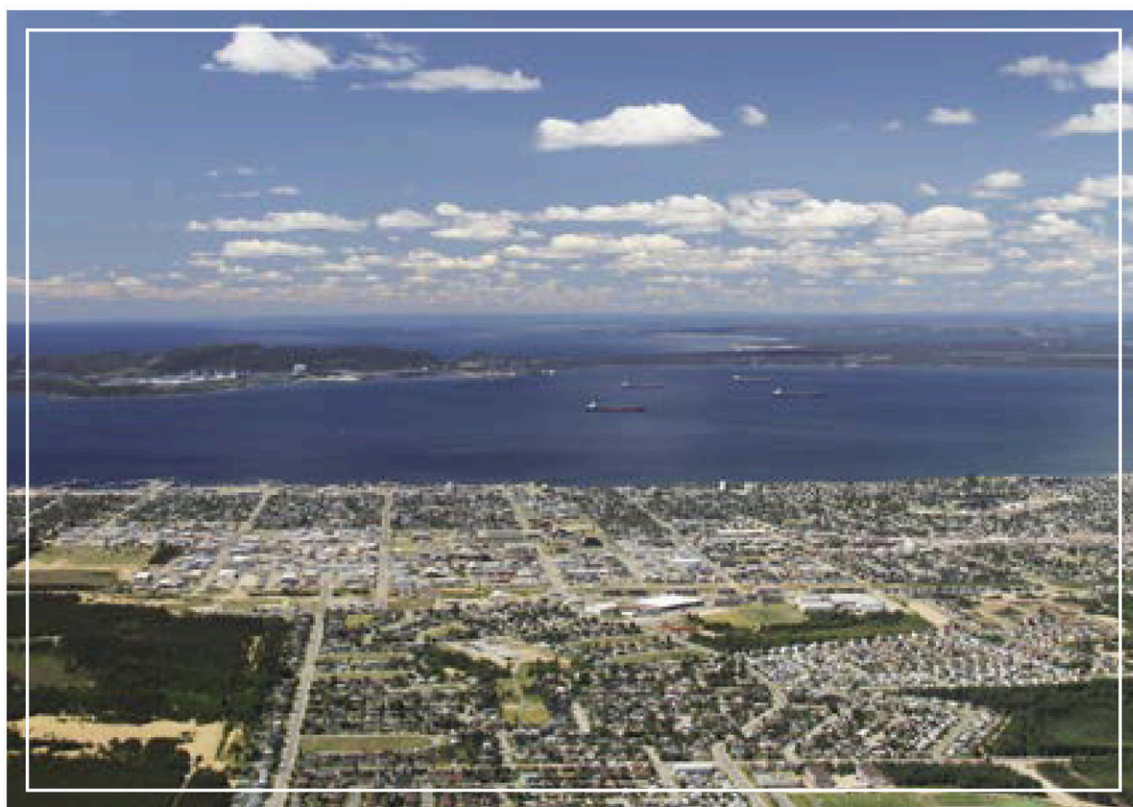
À la maison Autour d'Elle, on accueille de plus en plus de femmes qu'on ne voyait pas auparavant. La pandémie y est certainement pour quelque chose. Au Québec, en 2021, 26 femmes ont perdu la vie dans un contexte de violence conjugale. Ces 26 tragédies ont sensibilisé des femmes qui ont réalisé qu'elles étaient à risque. «*La violence conjugale n'a pas de classe sociale, toutes les femmes peuvent en être victimes. Mais comme on en parle davantage, les femmes la tolèrent moins et se dirigent vers les ressources comme la nôtre plus rapidement*», explique Chantal Doiron, intervenante en prévention à la maison Autour d'Elle, anciennement la Maison des femmes de Sept-Îles.



David Leboeuf, directeur de Transit, à droite, et Alexandre Dumas, intervenant.

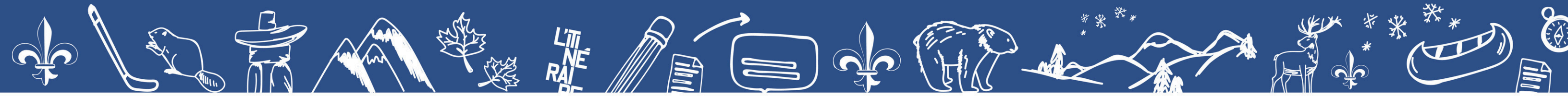


Chantal Doiron, intervenante en prévention à la maison Autour d'Elle.



À la frontière du 50^e parallèle, les ressources d'hébergement d'urgence doivent elles aussi se réinventer pour répondre aux besoins d'une population vulnérable de plus en plus fragilisée par une pandémie impérissable. C'est le cas de la maison Transit de Sept-Îles et de la maison Autour d'Elle, deux organismes clés, témoins du visage que prend l'itinérance et la violence domestique dans cette ville de 25 000 âmes.

Par Simon Bolduc, chargé de projet - journalisme



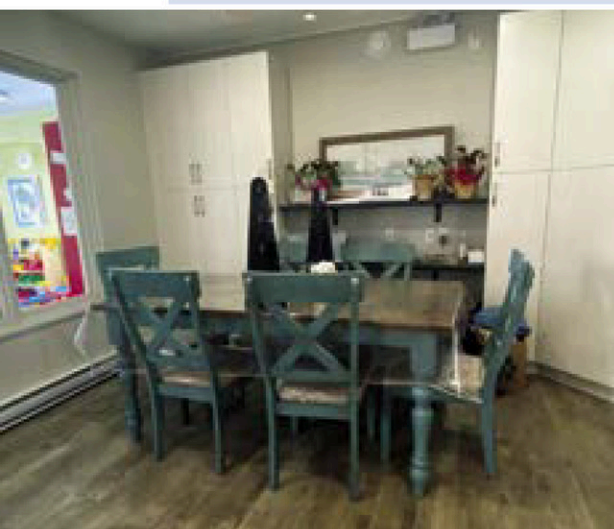
Changements de couleur

Le code de couleurs, mis en place par le gouvernement Legault au printemps 2021, a obligé le milieu communautaire de première ligne à revoir ses manières de faire en continu. Évidemment, les ressources d'hébergement n'ont pas été épargnées. Si certaines régions ont connu un changement graduel du rouge au vert, comme Montréal, la Côte-Nord a plutôt oscillé entre le jaune, l'orange, le rouge, retour au jaune, à l'orange, sans compter la venue du variant Omicron apparu en fin d'année. Variant qui est venu chambouler une stabilité qui semblait en voie d'être acquise par la double vaccination. «Je me demande si le changement de couleurs nous a vraiment aidés, s'interroge David Leboeuf au bout du fil, ce qui aurait été le mieux, ça aurait peut-être été de rester dans la même zone, même avec plusieurs restrictions».

Le directeur de Transit a finalement trouvé une formule passe-partout avec son équipe. Confinement en sous-groupe, accompagnement serré aux rendez-vous, lors de démarches, pour faire des courses, pour s'assurer du respect des bulles. Cette formule a porté ses fruits, certes, mais elle a aussi mis à mal une petite équipe déjà épuisée par ces changements à répétition. «Ça commence à se stabiliser, mais avec les mesures sanitaires on a eu bien des protocoles à mettre en place, appuie M^{me} Doiron, comme de diminuer de moitié notre capacité d'accueil, qui est passée de 12 à 6.»

À tout cela s'ajoute la fermeture des restaurants et des cafés où les gens mal pris ont l'habitude de se réchauffer. Avec des températures glaciales, ils ont été nombreux à se tourner vers des organismes communautaires ayant tout simplement nulle part où aller. Avec un nombre de places réduit de moitié, les ressources d'hébergement d'urgence comme la maison Transit et Autour d'Elle n'ont pas eu le choix de collaborer pour répondre à la demande.

Salle commune de la maison Autour d'Elle.



© MAISON AUTOUR D'ELLE

Personne dehors

«En ce moment à Sept-Îles je peux t'assurer que personne ne couche dehors», affirme David Leboeuf. En réduisant le nombre de lits, il est devenu inévitable pour ces deux ressources de se référer mutuellement des usagers quand la maison affiche complet. «On s'adapte, on collabore, parce que le problème c'est: On fait quoi quand on peut héberger six personnes et que la septième cogne à ta porte? Il faut trouver une solution pour fournir un toit à cette personne-là, je ne vais pas puncher à 17h si j'ai encore quelqu'un dans le bureau», image-t-il.

Chantal Doiron et son équipe ont dû appeler celle de David Leboeuf à quelques reprises pour envoyer des femmes qui pouvaient correspondre avec les services de Transit. «C'est rare qu'on refuse des femmes, mais quand on n'a plus de place, on va voir avec Transit si on peut envoyer celles qui n'ont pas d'enfant là-bas», dit l'intervenante.

Transit et la maison Autour d'Elle ont également bénéficié du soutien du CISSS de la Côte-Nord pour héberger temporairement à l'hôtel les future.s résident.e.s en attente d'un résultat de test de dépistage négatif obligatoire. Enfin, ces chambres en site non-traditionnel, gérées par le CISSS, ont de plus servi à loger des gens quand la ressource débordait.

Se trouver un toit

La crise du logement qui sévit dans plusieurs villes du Québec n'a pas épargné la municipalité portuaire et minière, qui a la particularité d'accueillir des travailleurs de passage. Cette population fluide pousse les propriétaires à louer à la semaine ou à des agences qui cherchent à loger leurs travailleurs. Selon les plus récentes données de la SCHL, le taux d'inoccupation est passé de 10% à 5,5% en 2020 pour atteindre 5,8% à l'automne 2021. Le prix moyen d'un studio frôle 525\$ par mois et un appartement à la semaine peut coûter 450\$.

Le directeur de Transit a lui-même peiné à se trouver un appartement l'année dernière. Et quand il l'a quitté pour vivre avec sa conjointe, la propriétaire a décidé de le louer à une agence de placements. «On était beaucoup à postuler pour le même logement et la propriétaire me l'a loué parce qu'elle m'a vu à la télévision lors d'une entrevue.» Applications multiples et discrimination vont malheureusement de pair. «[Les propriétaires] ne prendront pas quelqu'un en réinsertion sociale en craignant qu'il scrappe le logement, et ça c'est quand ils ne le loue pas trois fois le prix à une de ces agences», dénonce David Leboeuf.

Du logement social

Alors on se loge comment à Sept-Îles quand on a un genou à terre? «La particularité ici comparé à Baie-Comeau, par exemple, c'est que le parc locatif de l'Office municipal d'habitation (OMH) de Sept-Îles n'a pas de 3 et demi ou de studio, uniquement des gros logements pour des familles. Une personne seule dans un 6 et demi, on a déjà vu ça dans le passé, mais trop souvent ça arrivait que le locataire louait les autres chambres à des travailleurs en fly-in fly-out», informe le directeur.

Actuellement, 57 personnes seules bénéficient du Programme de supplément au loyer (PSL) à travers l'OMH septilien et une seule reste en HLM. L'organisme Transit gère deux PSL mais la charge de travail est énorme et récurrente. «Si quelqu'un quitte son logement il faut placer une autre personne, faire le lien avec le propriétaire, le bail. Ce serait plus simple d'avoir nos propres appartements supervisés.»

Ce projet de logements supervisés, Transit le chérit depuis plusieurs années. Construire un deuxième étage avec six logements supervisés, dont deux sous la charge du programme d'éducation spécialisée du cégep de Sept-Îles, voilà l'idée émise par un directeur à bout de souffle. Il avoue d'ailleurs suspendre pour le moment beaucoup de projets pour permettre à l'équipe, déjà fragile, de récupérer. Ce souhait de voir apparaître du logement social et supervisé, Chantal Doiron de la maison Autour d'Elle le partage également. «Ça nous permettrait de placer les femmes en hébergement courte durée à long terme, et à les suivre plus longtemps.»

Pour l'instant, les deux acteurs sociocommunautaires peuvent compter sur une population généreuse et solidaire. «Dans un petit milieu comme ici, on se tient les coudes serrés. Les gens de Sept-Îles sont toujours présents quand on a besoin d'eux, en temps, en dons, en commandites. C'est plate à dire, mais c'est quand ça va mal, que ça va l'mieux», philosophe le directeur. Une phrase tristement vraie, chantée en 1978 par un certain Plume Latraverse, qui plus que jamais trouve écho dans le contexte actuel.



© VSI

SE LOGER AVEC DIGNITÉ

Le froid arctique de ces dernières semaines nous le rappelle: avoir un toit est essentiel. Non seulement à la survie, mais aussi à la stabilité sociale et économique des personnes qui franchissent une étape cruciale de leur intégration sociale: sortir de l'itinérance. Souvent jonché d'obstacles, le parcours qui mène à un toit stable et digne est un travail effectué en coulisses à L'itinéraire. Et Mario Saint-Denis en témoigne. Camelot et rédacteur occasionnel, grâce à sa motivation et à une collaboration tissée serrée entre le Réseau de l'Académie (RESAC) et les intervenants psychosociaux du Groupe communautaire L'itinéraire, Mario est entré dans son nouveau studio le 29 janvier dernier.

Par Karine Bénézet

Journaliste, responsable de la formation



Mario Saint-Denis et Shiva Firouzi, intervenante du RESAC.

© ISABELLE LACHARITÉ

«Je l'aime bien mon nouveau logement, il est beau. J'étais tellement content lorsque j'ai signé mon bail. Mes affaires étaient déjà préparées, même si j'avais juste cinq sacs et ma TV.»

- Mario Saint-Denis

La patience de se loger

«Quand les camelots demandent d'entrer dans un logement subventionné, il faut tout d'abord des papiers à jour, explique Isabelle Lacharité, intervenante psychosociale du Groupe communautaire L'itinéraire. Et pour les camelots qui arrivent de la rue comme Mario, ramasser toute la paperasse peut prendre de deux à trois mois. Il faut que la personne soit patiente et très motivée.»

Au regard de son expérience, l'intervenante est formelle: «Mario Saint-Denis est un exemple parfait de réussite». Comme lui, d'autres camelots ont bénéficié de l'accompagnement au logement qu'effectue l'équipe de L'itinéraire, conjointement avec le Réseau de l'Académie (RESAC), un OBNL qui offre des habitations à prix modique à des personnes à faible revenu ou à risque d'itinérance. Mais à date, Isabelle n'avait jamais vu «une personne aussi fiable que Mario. Alors, lorsqu'il a fait la demande d'accéder à un logement plus grand, elle a été immédiatement acceptée».

«Dès que je suis arrivé dans mon ancienne chambre sur la rue Laval, j'ai eu hâte de changer de place. Ça faisait deux ans que j'y étais. Il y avait des vendeurs [de drogue] autour. Et la chambre était bien, mais j'entendais tout le temps crier.»

«Chez moi, c'est toujours propre et jamais rien ne traîne. On m'a appris à être comme ça quand j'étais jeune. J'avais des parents sévères, moi. Mais ça m'a servi pour réussir à avoir mon nouvel appartement.»



Logés, mais à quel prix

«Je me rappelle d'un camelot qui, en hiver, venait tôt le matin à L'itinéraire et allait s'allonger, collé à la chaufferette de la salle de bain, parce qu'il avait eu frette toute la nuit», raconte le directeur du développement et de l'impact social de L'itinéraire, Charles-Éric Lavery.

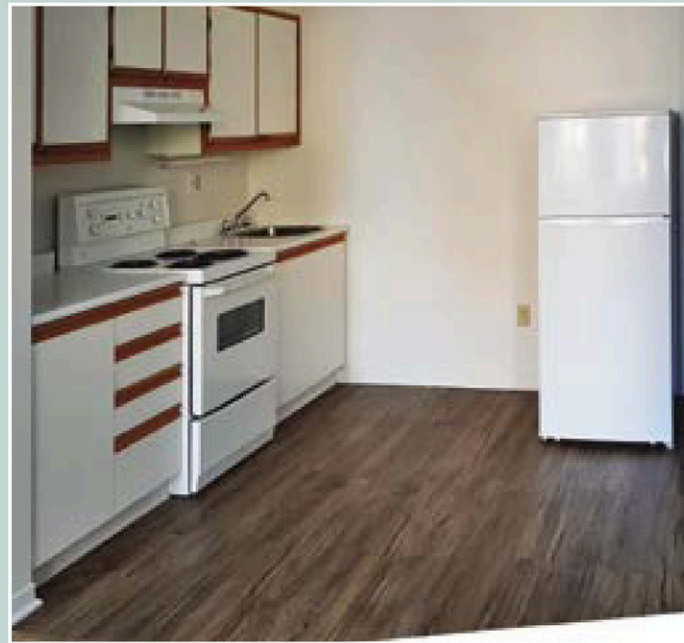
À L'itinéraire, une part des camelots vit encore l'itinérance, quelle soit visible, ou cachée comme la vivait Mario. Deux tiers de ceux qui ont un toit au-dessus de la tête occupent des maisons de chambre ou des logements privés; une situation locative plus pénible qu'autre chose lorsqu'on doit assumer 100% du loyer, explique M. Lavery: «Si ton loyer est de 600\$ et que ton aide sociale est de 628\$, il faut accepter de consacrer une majorité de tes revenus au logement. Surtout, tu acceptes de ne pas pouvoir te passer de l'aide des organismes pour te nourrir, compléter tes revenus, etc.»

Pour le dernier tiers des camelots en logement, ces derniers sont subventionnés ou sont à loyer modique, grâce à ces précieux partenariats avec le Réseau de l'Académie et l'Office municipal d'habitation de Montréal (OMHM), qui offre un programme de subvention au logement, destiné aux plus précaires. «Un travail de longue haleine», précise Charles-Éric Lavery.

Le Réseau de l'Académie réserve au Groupe L'itinéraire 12 appartements répartis dans deux de leurs immeubles subventionnés, appelés Phase 5 et Phase 7. L'organisme peut y loger respectivement cinq et sept camelots.

La phase 5 est un passage obligé. Il sert en quelque sorte de «tremplin» vers un logement durable. Pendant deux ans, les camelots doivent démontrer leurs aptitudes à gérer leur budget, tenir propre leur appartement, et vivre en collectivité avec le voisinage sur du long terme, comme l'a fait Mario Saint-Denis.





ISABELLE LACHARITE

« Mon nouvel appartement est meublé. Même le lit est fourni. J'avais vraiment hâte d'y être. Je suis allé y dormir deux jours, une fin de semaine, parce que j'avais déjà les clefs. On dort bien en ostie (rires). C'était tellement relax. Je me sentais bien. »

- Mario Saint-Denis



Les ressources ont des limites

Charles-Éric Lavery est sans aucun doute satisfait des collaborations entre L'itinéraire et ses partenaires. Il avoue cependant que les besoins sont criants, et que les ressources actuelles ont leurs limites. « Nous, on n'a pas d'intervenant attitré pour accompagner spécifiquement les démarches de logement. Et l'équipe répond aussi à beaucoup d'autres besoins: alimentaires, médicaux, administratifs, etc. »

L'itinéraire accompagne 150 camelots vers l'autonomie à l'aide de seulement trois intervenants, précise le directeur. Alors « avoir une ressource dédiée permettrait de faciliter certaines démarches et surtout de développer d'autres partenariats aussi humains que celui d'avec le RESAC. »

Il rappelle aussi réalistement qu'« il pourrait arriver quelque chose à Mario demain qui le ferait retomber dans la rue. » La ligne est toujours mince. Alors oui, « ça nous prendrait plus de ressources, même si notre approche actuelle a clairement fait ses preuves ». Et quand on parle de ressources, on parle aussi du nerf de la guerre: les subventions, sachant que « L'itinéraire ne reçoit aucune aide financière visant spécifiquement le travail de soutien au logement réalisé par les intervenants », conclut-il.



Cinéma afrocentrique

Réécrire le monde

Les malheureux événements qui ont bouleversé les communautés afrodescendantes ces dernières années ont également éveillé les consciences. Au Québec, c'est surtout la mort de George Floyd au printemps 2020 qui a ravivé, à grande échelle, le débat sur les inégalités sociales qui touchent de plein fouet les communautés noires. Depuis, on évoque le profilage racial, le racisme systémique... Même si tous ne s'accordent pas. Mais les inégalités sociales perdurent et les difficultés qu'éprouve le milieu du cinéma afrodescendant à percer les petits et grands écrans en sont une conséquence directe.

C'est ce que constate le réalisateur montréalais Henri Pardo, dont le documentaire *Dear Jackie* sur la communauté noire du quartier montréalais de la Petite-Bourgogne a été primé aux dernières RIDM (Rencontres internationales du documentaire de Montréal). Amoureux et fier de ses racines haïtiennes, Henri Pardo est surtout profondément impliqué dans le changement de regard posé sur le cinéma afrocentrique et ceux qui le font.

Dans une entrevue-fleuve, celui qui travaille en parallèle de son métier à établir le dialogue et des ententes entre ses collectifs de cinéastes afrodescendants et les hautes sphères de diffusion du Québec, partage sa vision des blocages et du chemin à parcourir pour la reconnaissance d'un cinéma identitaire.

Par Karine Bénézet
Journaliste, responsable de la formation





© KARENE-ISABELLE JEAN-BAPTISTE

Quel est le point de départ de votre parcours dans le cinéma ?

On est en 1981. Le mur de Berlin est encore là, c'est la fin de la guerre froide et comme gamins, on était habitué d'entendre : guerre nucléaire et éradication de l'humanité. Moi, j'étais en 6^e année. Une dame recrutait à l'école de jeunes garçons pour participer à la création d'une pièce sur la paix. On a intégré la troupe de théâtre avec quelques amis. Elle était composée d'artistes de créations collectives qui nous permettaient d'écrire nos chansons, d'être sur scène et d'apprendre la mise en scène. Elle était là pour changer le monde. C'était un beau cadeau à donner aux enfants, la possibilité de réécrire le monde. Ça m'est toujours resté dans le cœur, que l'art peut servir quelque chose de grand.

Je suppose que votre parcours dans le 7^e art en tant qu'afrodescendant n'a pas dû être toujours facile.

Ma période d'études au conservatoire a été assez difficile en termes d'exigence et de façon de travailler... à la dure. On casse, on moule ces jeunes adultes tout en jouant des pièces comme *Othello*. J'ai dû réapprendre à aimer jouer en sortant de cette formation. Et ce n'est que des années après que j'ai constaté que ma culture n'était pas incluse dans tout ça. Ce sentiment m'a poursuivi tout au long de ma carrière. Les seuls moments où je me sentais enraciné, c'était quand je jouais dans des projets plus proches de moi, qui me ressemblent.

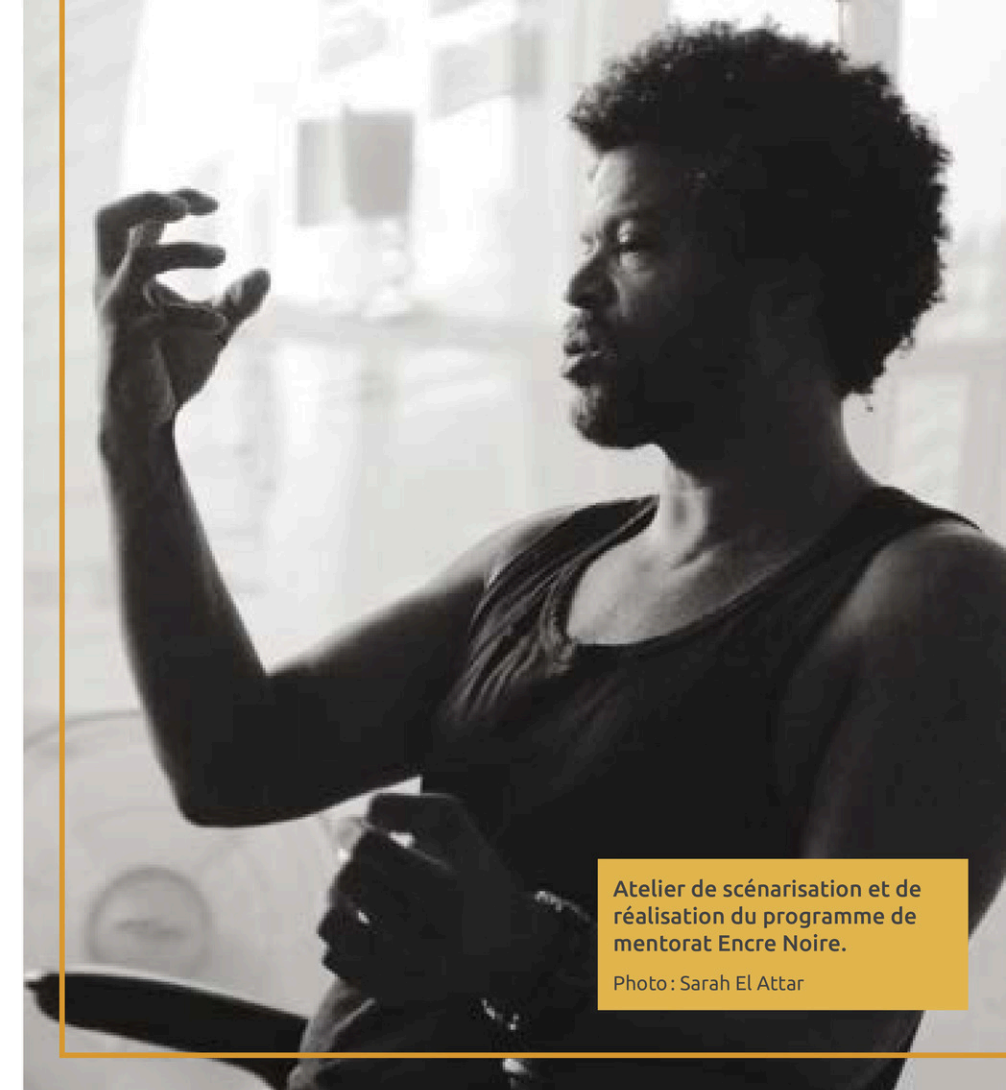
Est-ce pour ça que vous vous êtes orienté vers un cinéma afrocentrique ?

J'ai eu des rôles importants, en anglais, en français. J'ai fait ce qu'un acteur québécois fait. À un moment donné, j'ai eu le désir de raconter mes propres histoires. Je me suis rappelé sur le tard que j'étais allé au conservatoire pour être metteur en scène, pour diriger des comédiens. Mais je me suis laissé enrôler à la sortie : agent, contrats... Alors je me suis lancé dans un petit projet personnel, celui de jouer avec des frères. J'ai donc appelé Didier Lucien et Frédéric Pierre (tous deux acteurs d'origine haïtienne) pour leur proposer mon projet.

Notre point commun, c'est qu'on était des comédiens afrodescendants qui ne jouaient jamais ensemble des frères, des oncles, des personnages avec des liens familiaux. Alors c'était formidable. Avec ce premier pilote, j'allais me promener chez les diffuseurs pour proposer un show où les quatre personnages principaux étaient des gars afrodescendants dans la trentaine qui *dealent* avec leurs vies.

Comment ce projet a-t-il été reçu par les maisons de production ?

On a tout entendu : les personnages ne sont pas réalistes parce qu'ils ne sont pas dans le milieu des gangs, de la dope. Pourtant, ils avaient tous des problèmes. L'un était accusé de viol, l'autre avait des problèmes de consommation depuis le décès de sa femme, l'autre encore dealait avec quelqu'un de malade et le dernier avait été abusé dans sa jeunesse. Mais les diffuseurs semblaient trouver que ce n'était pas assez réaliste pour des personnages noirs. C'était une histoire de perception. Puis ils pensaient que le public n'était pas prêt à voir un show avec seulement des personnages noirs au premier plan et qu'il ne serait pas fan de culture afrodescendante. Ma réplique à ça était : « *qui ne connaît pas Michael Jackson, Prince, Beyoncé ou encore Dany Laferrière, qui est lu tout le temps ?* » Et quand on demandait : « *c'est quoi le problème ?* » la réponse était : le silence.



Atelier de scénarisation et de réalisation du programme de mentorat Encre Noire.

Photo : Sarah El Attar



David Rome et Malcom Odd, participants au programme de mentorat Encre Noire.

Photo : Sarah El Attar

Plusieurs jeunes cinéastes afrodescendants ont eu accès au programme de mentorat Encre Noire, porté par Black Wealth Media, une plateforme de diffusion-production que vous avez fondée. La situation est donc plus facile pour ces jeunes qu'elle ne l'était pour ceux de votre génération ?

Oui, la génération derrière nous voit les bienfaits de notre travail, même si elle ne sait pas toujours les discussions et négociations que nous avons eues avec les hautes sphères dirigeantes des diffuseurs comme Radio-Canada. Il y a aussi des événements malheureux qui ont déclenché des réflexions auprès de ces décideurs qui ne voulaient pas être du mauvais côté de l'histoire: les polémiques autour de SLĀV ou la mort de George Floyd, par exemple.

Vous parlez de discussions dans les hautes sphères des diffuseurs, qu'est-ce qui a été abordé avec eux et à quel moment ont été engagés ces échanges ?

Tous les Mois de l'histoire des Noirs, il y a une grande volonté de faire des panels pour parler de la diversité à l'écran. Un jour, collectivement, on a décidé de refuser ces panels-là, parce que c'était du blabla. On en parlait, on en parlait, mais il n'y avait aucune construction ou proposition pour pallier l'absence des afrodescendants à l'écran et dans les sphères dirigeantes. On a donc amorcé des rencontres assez extraordinaires entre les dirigeants de Radio-Canada et notre collectif, qui était représenté par l'association *Black on Black Films*, pour dire: «*Ça a beau être le Mois de l'histoire des Noirs, nous, on est là 365 jours par année et on veut laisser une marque derrière nous*».

Évidemment, le blocage est toujours le même: l'argent. Et il en faut pour faire une différence. Mais le portefeuille disponible, lui, ne bougeait pas. C'était un point difficile. On a donc proposé de regarder premièrement ce qui se passait ailleurs. Un anthropologue culturel, James Oscar, travaillait avec nous et avait recherché du côté de l'Angleterre les efforts d'inclusion de la diversité qui avait été faits par le groupe *Channel Four* (chaîne de télévision publique britannique) et quel genre de vague de cinéastes ça avait provoqué. On parle de cinéastes comme Steve McQueen, dont le cinéma est exceptionnel, qui a proposé et réalisé *Twelve Years a Slave* en 2013 ou encore *Small Axe* (minisérie sortie en 2020 et dédiée à George Floyd et à tous les Noirs tués à travers le monde pour ce qu'ils étaient). Cette étude a permis de démontrer qu'on est des collègues rentables qui amènent un nouveau public, une nouvelle dramaturgie.

Ça, c'était deux ans avant SLĀV.

Justement, la polémique autour de la pièce de Robert Lepage, a-t-elle réellement permis de faire bouger des choses ? Comment avez-vous vécu ce moment ?

Pour moi, ça a été un moment vraiment difficile. J'étais en écriture du documentaire sur la communauté afrodescendante de la Petite-Bourgogne (*Dear Jackie*, primé au RIDM 2021). Il faisait canicule ce jour-là. Moi, j'essayais de mettre le spotlight sur des gens qu'on n'entend jamais et qui sont pourtant à Montréal depuis 200 ans et plus, pour certaines communautés. C'est ça que j'écrivais à l'époque de SLĀV. Alors ça *clashait* totalement. SLĀV avait vraiment un tout un autre projet et les manifestants, qui étaient pour la plupart des universitaires en politique, sociologie, philosophie – des gars et des filles blindés – disaient que ça, c'était une limite à ne pas franchir.

De faire cette appropriation culturelle spécifique, les chants d'esclaves, c'était trop. Et d'entendre le débat national et des chroniqueurs qui habituellement ne couvrent même pas la culture traiter les miens d'égarés et de gens sans culture, c'était dur.

SLĀV a été super important. Notre résistance a été un déclencheur parce qu'après ça, les institutions se sont dit: «*OK, qu'est-ce qu'on fait ?*» Tout d'un coup, on s'est fait appeler pour avoir des conseils.

Une scène du spectacle SLĀV présenté au Théâtre du Nouveau Monde à Montréal.

Photo: Facebook / Ex Machina



Le Québec est-il toujours aussi « monoculture » que vous le disiez en 2018 ? Quels sont les efforts d'inclusion de la diversité à l'écran que vous constatez aujourd'hui ?

Moi je suis pour un cinéma identitaire. Si j'écris un personnage, il sera Haïtien, comme l'acteur. Ça vient avec ses racines, sa situation, ses parents, etc. C'est un courant. L'autre courant, qui se fait beaucoup ici, c'est le *colorblind casting*: le principe de faire de la distribution de rôle sans regarder la couleur des gens. On ne regarde que les compétences. C'est une chose fantastique, sauf que ça prive la trame narrative de l'historique culturel et socioculturel de l'acteur.

Du côté anglo-canadien, ça ne se passe pas comme ça. Ils sont plus avancés. Par exemple, le racisme systémique est reconnu en Ontario. Alors le budget provincial prévoit une part pour lutter contre. C'est dans la loi. Alors qu'ici, même le profilage racial n'est pas vraiment reconnu. Et quand on dit que ça existe, on se fait dire: «*non, non, non*». Mais depuis que des gens en meurent, on nous croit un peu plus.

Ici, on est clairement en retard par rapport au reste du Canada. Mais quand on le souligne, on se fait rétorquer que c'est du multiculturalisme canadien et que le Québec est une société distincte. Moi je ne sais pas quoi répondre au fait que ce n'est pas le projet de société du Québec d'être multiculturel.

Alors on doit continuer le combat. Et la solution, pour nous, c'est de créer des œuvres marquantes, pertinentes, intégrées dans nos cultures, et Dieu sait qu'il y a assez de cultures afrodescendantes pour conter ces histoires; qui sont surtout de belles histoires. Il y a de quoi nourrir un public à l'infini.

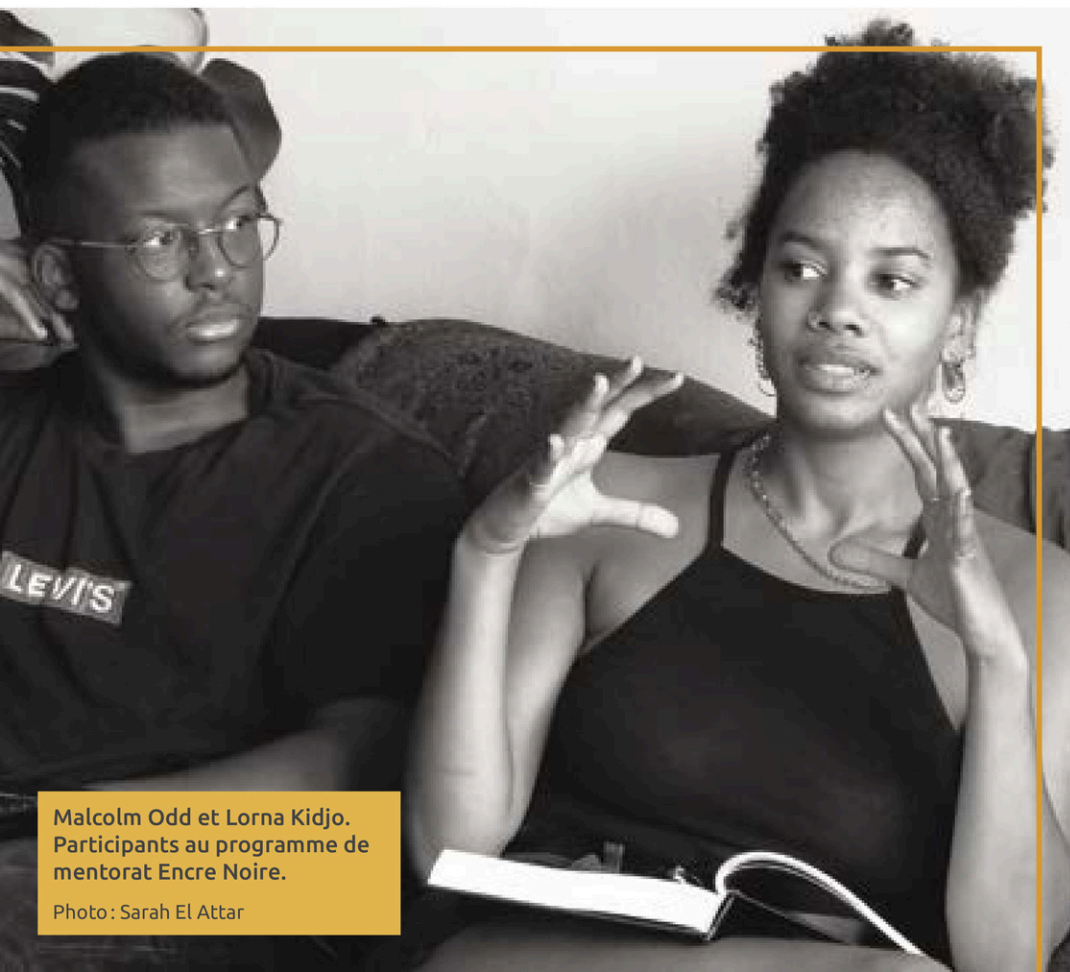


En créant le programme de mentorat de jeunes cinéastes noirs émergents L'Encre Noire et le collectif montréalais *Black Wealth Media*, aviez-vous à l'esprit un « cinéma identitaire » afrodescendant ?

Ce qu'on voulait avec *Black Wealth Media*, c'était avoir une plateforme de discussion, faire de la production cinématographique et avoir un programme de mentorat pour s'occuper de la vague à venir. Le programme de mentorat a donné naissance à 10 premiers courts métrages, totalement différents. De nouvelles histoires sur notre spiritualité, notre rapport homme-femme, le rapport de la communauté afro-LGBTQ, comment c'est vécu...

Les jeunes qu'on a accueillis devaient avoir un esprit entrepreneurial, parce qu'il faut aller négocier de l'argent et des moyens, que ce soit la vieille bagnole de ta grand-mère ou un 1000 \$ pour nourrir ton équipe. Puis, on voulait leur donner la parole et la possibilité de créer des personnages qui montrent qu'ils ne sont pas juste humains, mais surhumains. Parce qu'il faut l'être pour avoir résisté à 400 ans d'histoire et être toujours en vie sans être complètement « génocidé » culturellement. Ensuite, on a fait des scénarios qui donnent l'envie aux gens de comprendre la Jamaïque, d'aller en Haïti, de comprendre le triangle de la traite négrière. Et faire ressortir ce que ça apporté, la spiritualité qui a transcendé jusqu'à nous et comment nous sommes liés aux ancêtres.

Moi je demandais à ces jeunes des courts métrages à la Kino, avec les moyens du bord. Mais j'ai 10 films de 15 minutes avec parfois même des effets spéciaux... Alors si ces jeunes sont capables de faire ça avec 1000 \$ chacun et des mentors, qu'est ce que ça donnerait s'ils intégraient de pleins budgets, auxquels ils ont le droit ?



Malcolm Odd et Lorna Kidjo. Participants au programme de mentorat Encre Noire.

Photo : Sarah El Attar

Qu'est-ce que ça prendrait pour leur permettre, s'ils veulent poursuivre dans le 7^e art, d'accéder aux pleins budgets dont vous parlez ?

D'être capable de siéger sur des comités de sélection de jury, comme le Gala Québec Cinéma, sur le comité du fonds Bell, du Fonds Québecor, d'être à l'intérieur de Téléfilm ou de la Sodec...

Moi, mon travail, c'est d'aller chercher des alliés. Et un allié, c'est une personne qui va constater les manques de son organisation et qui va laisser sa place pour plus de représentativité. Ce sont des gens antiracistes. Pas juste des personnes qui se disent antiracistes parce qu'elles n'ont jamais dit de gros mots. On parle encore une fois de racisme systémique, de plus de 400 ans d'histoire basée sur un système d'exploitation des humains et des ressources naturelles de territoire. Il faut déconstruire ça. Ça prend du temps et de l'audace, mais on n'a pas le choix.

Enfin, le *colorblind casting* ne suffit pas. Il faut la présence des afrodescendants aussi derrière la caméra, à des postes clefs. Particulièrement aux postes d'auteurs et de réalisateurs et ensuite de chefs de département. Alors il faut expliquer aux chefs des départements eurodescendants actuels : « Donne tout ton savoir à ce jeune-là, pour que ce soit lui le prochain, parce qu'il n'a pas pu faire L'Inis (Institut national de l'image et du son). » On travaille bien sûr à ce qu'ils puissent aller dans ces bonnes formations, mais on a aussi besoin de rattraper le temps passé. Un peu comme l'a fait la Sodec (Société de développement des entreprises culturelles) lorsqu'elle a réagi en faveur de la parité. Elle a dit : « c'est fini, à partir de maintenant, les budgets, c'est moitié hommes, moitié femmes ». Les gars disaient : « ouais, mais y a pas de femmes dans notre milieu »... Et finalement...



Dear Jackie

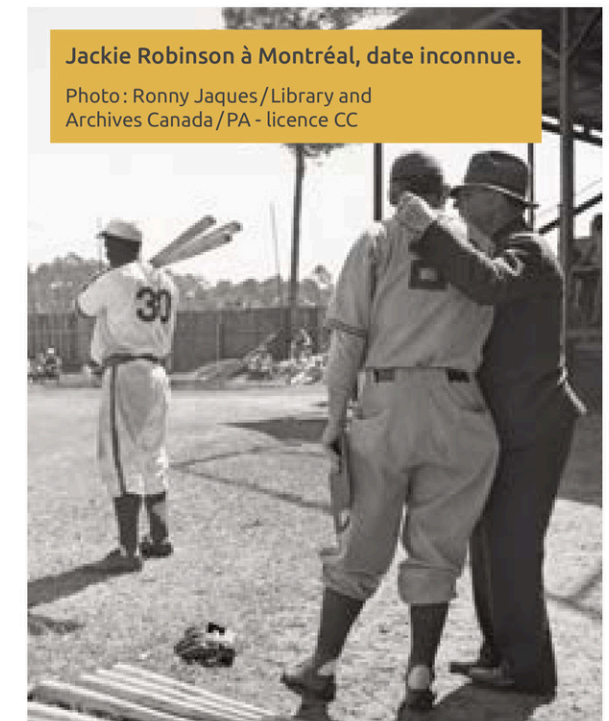
Henri Pardo



Enfin, parlez-nous un peu de *Dear Jackie*, votre documentaire sur la communauté noire de la Petite-Bourgogne qui a remporté le prix *Magnus Isacsson* aux dernières rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM). Quelle histoire se cache derrière ?

Ce documentaire est adapté d'une idée, une fiction à l'origine, que j'ai écrite il y a 25 ans. J'ai toujours été passionné par l'histoire de la Petite-Bourgogne. J'ai découvert que Jackie Robinson (joueur américain de baseball ayant évolué dans la Ligue majeure de 1947 à 1956) avait commencé à Montréal, ce que représente le monde de la boxe, je suis un amoureux du Jazz depuis toujours, et dans une envolée, j'ai conçu une histoire qui se déroulait sur deux époques dans la Petite-Bourgogne.

Pour pouvoir faire ce film, j'ai d'abord dû me faire accepter par la communauté de la Petite-Bourgogne, parce que j'étais un étranger sur ce territoire. Et pour y arriver, j'ai fait beaucoup de bénévolat. J'ai montré aux gens que je n'étais pas là pour voler leurs histoires, que je voulais faire un film pour eux, pour qu'ils soient fiers de leur communauté.



Jackie Robinson à Montréal, date inconnue.

Photo : Ronny Jaques / Library and Archives Canada / PA - licence CC

Mieux vaut en lire!

SUGGESTIONS DE LECTURES



par Roger Perreault

Camelot Rachele-Béry Fleury/Péloquin
et SAQ Lajeunesse/Jarry

Patentes et chroniques

Qui aurait cru que des chroniques d'opinions rassemblées sous une même couverture puissent soulever autant d'enthousiasme et de réflexions. En plus de rapprocher autrement un auteur et son lecteur. C'est ce qu'offre Marc Séguin avec son recueil de chroniques *Affaires de terre et patentes d'artiste*, publié chez Leméac l'an passé.

Artiste aux talents multiples, Marc Séguin propose dans *Affaires de terre et patentes d'artiste*, 37 chroniques choisies parmi celles publiées dans la section *Débats* de *La Presse* entre 2016 à 2020. Ses réflexions portent sur son quotidien. Il nous entretient de son potager, d'aménagement du territoire agricole, d'immigration, de gros bon sens. Il nous parle de sa relation avec ses enfants et des valeurs qu'il veut leur transmettre, de la place de la culture dans la société, de tout, quoi! Il nous informe même de ce qu'il a demandé comme cadeau au père Noël juste avant la pandémie: que le monde cesse d'être con! Et vlan!

Ce livre est rafraîchissant en ce sens qu'il rejoint tant les intérêts collectifs, qu'individuels à travers la description des petites choses de la vie courante à utiliser pour prendre du recul, goûter à tous les instants de la vie et surtout, en prendre conscience.

Ces chroniques sont de véritables moments d'intimité volés pour être partagés en plus de donner à réfléchir.

Ce touche-à-tout insiste pour que personne ne ferme les yeux quand on peut voir la réalité et sait se faire virulent à l'occasion quand ce qu'il voit le révolte.

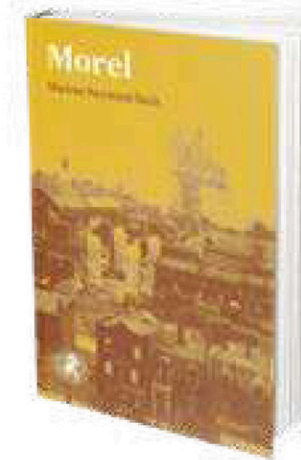
Il s'attarde également à de gros morceaux de la société. Lors d'une journée de pluie dont il profite pour lire des journaux, il s'emportera sur ce qu'est devenu le journalisme qu'il dit « *devoir être, encore et toujours des gardiens d'une idée sociale* ». Et compare ce milieu à celui de l'Assemblée nationale. « *On joue un peu avec la vérité, qu'on fait plier à sa limite. Ça pue la partisanerie à plein nez.* » Ça a quand même le mérite d'être clair.

Il nous assène du gros bon sens: « *mes allégeances sont humanitaires avant d'être partisans* ». Ça remet les choses à la bonne place tout d'un coup.

Il nous rappelle qu'au milieu du marasme social, les choses importantes se noient parfois: « *Peut-on svp continuer de parler des problèmes du système de santé? Des manques urgents en éducation? De vrais problèmes de société?* »

Et je vous laisse sur votre appétit pour lire ce qu'il pense de Donald Trump...

Devenir boulimique de chroniques est le sort que réserve Marc Séguin à la lecture de ce recueil. Par là même, il vous mènera à d'autres ouvrages de cette nature, parfois incontournables, comme *Les yeux tristes de mon camion* du désormais regretté Serge Bouchard.



Morel

Maxime Raymond Bock

Le Cheval d'août éditeur, 2021, 336 pages

Dans ce roman social, historique, de mœurs et de luttes de classes, Bock décrit comment Montréal s'est développé au cours de la deuxième moitié du 20^e siècle. Il nous montre comment la construction du métro et celle du pont-tunnel Lafontaine, l'aménagement des îles pour la tenue d'*Expo 67*, la multiplication des autoroutes urbaines et l'édification des tours du centre-ville ont tour à tour contribué à détruire le *Faubourg à m'lasse*, à défigurer la rue Notre-Dame, à priver le centre-ville de soleil et d'espaces verts et à disloquer la famille Morel, entre autres effets pervers. Une autre façon de voir notre Montréal transformé.

À propos de Marc Séguin

Au moment d'écrire ces lignes, Marc Séguin s'était retiré de la vie publique. *L'itinéraire n'a donc pas pu l'interviewer sur sa vie et ses talents artistiques, d'ailleurs reconnus très tôt dans sa carrière.*

Né à Ottawa en 1970, Marc Séguin est artiste. Il détient un baccalauréat en arts visuels de l'Université Concordia à Montréal et démultiplia par la suite ses sens artistiques: peinture, gravure, poésie, roman, cinéma.

Multidisciplinaire, ce sont d'abord ses talents de peintre qui seront reconnus en 1997, à peine deux ans après sa toute première exposition, par le Prix Pierre-Ayot de la Ville Montréal et qui est décerné aux artistes de moins de 35 ans.

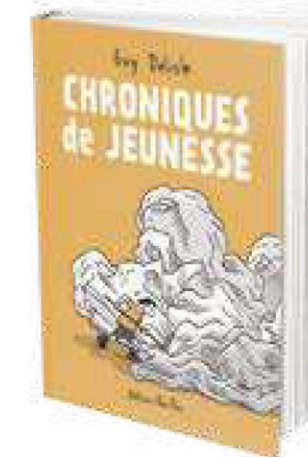
Ces premiers tableaux de très grandes dimensions attireront l'œil des collectionneurs et des critiques, qui le feront connaître au Québec, au Canada puis en France.

Auteur, il a écrit une dizaine de livres: cinq romans, un recueil de poésie, un livre de chroniques, *Affaires de terre et patentes d'artiste*, présenté dans cette édition, ainsi que trois livres d'artiste, en plus d'avoir collaboré à de nombreux autres projets.

Sa première création littéraire, *La foi du braconnier*, publiée en 2009, lui mérite les Prix des collégiens et des librairies du Québec la même année. Son second roman, *Hollywood*, lui vaudra, deux ans plus tard, un Prix littéraire du Gouverneur général.

Au théâtre, il s'est fait idéateur et scénographe. Il a également signé une série documentaire intitulée *L'art de la chasse* et réalisé deux films dont un drame psychologique en collaboration avec, entre autres, Denys Arcand et Gaston Lepage.

Une belle palette artistique à découvrir.



Chroniques de jeunesse

Guy Delisle

Éditions Pow Pow, 2021, 160 pages

Avant d'aller à Pyongyang, à Shenzhen et à Jérusalem, Guy Delisle a vécu à Québec où, durant trois étés, il a travaillé dans la même usine de pâtes et papier que son père. Avec *Chroniques de jeunesse*, l'auteur revient sur son expérience de gars de *shop*, dressant un portrait drôle et touchant du milieu ouvrier et de ses années formatrices en tant qu'artiste.

Merci à la coopérative des Librairies indépendantes du Québec pour sa participation à la réalisation de cette chronique.

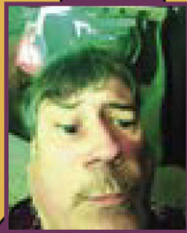


Affaires de terre et patentes d'artiste

Marc Séguin

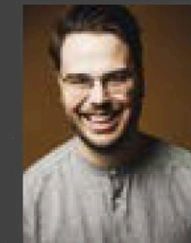
Leméac Éditeur, 2021, 144 pages





C'EST ENCORE
DROLE

CHRONIQUE
HUMOUR



Pier-Luc Ouellet
Humoriste

La remise en forme

J'ai jamais été très en forme. Chaque fois que j'arrive pour faire du sport, je me rends compte que ça ne me tente pas et je n'en fais pas; un grave syndrome.

Mais là, le printemps s'annonce et je me dis qu'il faudrait que je me mette en forme, question de pas passer mon été dans le parc à me rentrer le ventre. J'ai donc fait appel à ma sœur, une véritable athlète de crossfit, pour cette mission.

Elle a beau être ma petite sœur, j'ai pas intérêt à l'écoeurer, elle peut me transformer en pretzel dans le temps que ça prend pour dire «*shake de protéines*».

Toute fière d'elle, elle me dit qu'elle a trouvé un petit entraînement qui devrait être parfait pour me faire commencer en douceur, un truc vraiment très facile. Trente minutes plus tard, je suis affalé sur le divan à fixer le vide, ruisselant et espérant fort ne pas vomir. J'ai les jambes en compote, aucune chance que je me rende à la salle de bain à temps.

Toutefois, je n'abandonne pas. Après tout, Rocky n'aurait pas été Rocky s'il avait abandonné au premier round parce qu'il avait un p'tit point sur le côté.

Après quelques entraînements successifs couronnés d'un succès mitigé, je me dis que je suis prêt pour un entraînement un peu plus corsé. Après tout, je déteste tellement faire de l'exercice! Aussi bien m'arranger pour que ces minutes infernales soient aussi productives que possible.

J'entame l'exercice du jour. Le principe est simple: 150 fois, je dois pousser des poids en faisant des squats, et chaque fois que j'interromps mes répétitions, je dois faire des redressements assis.

Assez vite, je me rends compte que je ne réussirai pas à suivre la cadence. Et comme je brise le rythme constamment, les redressements assis s'accumulent, et mes abdominaux naissants (ils sont à peine au stade de fœtus pour être honnête) protestent. Je ne suis plus capable de faire des redressements assis, j'ai l'air d'un bébé tortue tombé sur le dos et qui ne peut se relever.

Me manque juste la paille dans le nez.

Ma sœur m'encourage, comme si j'étais en train d'accoucher: «*pousse, pousse, pousse, t'es capable!*». Je comprends votre douleur, mesdames. Je réussis à terminer ma série, mais soudainement tout se met à tourner. Je m'étends au sol, détrempé et étourdi. À ce stade,

la seule chose qui m'empêche de perdre connaissance, c'est cette terrible envie de vomir qui m'assaille.

À la fois compatissante et morte de rire, ma sœur me met des compresses d'eau froide sur le cou et me prend en photo pour rire de moi avec ma famille. Le yin et le yang.

Finalement, peut-être que l'entraînement c'est pas pour moi.

Mais bon, l'entraînement en salle, ce n'est pas la seule façon de se mettre en forme. Il paraît que privilégier les déplacements actifs est une bonne façon d'y arriver.

Le problème, c'est que ça non plus ça ne marche pas pour moi. Il y a quelques années, j'ai demandé une trottinette pour ma fête. Pas une trottinette électrique là, une bonne vieille trottinette à pied, question de faire de l'exercice.

Mon ex de l'époque n'était vraiment pas chaude à l'idée. Déjà, voir son chum adulte faire de la trottinette en criant «*ouiiiiiii*» transformait ses ovaires en raisins secs. Mais aussi, elle connaissait mon manque de coordination (je ne cours pas, je trébuché vers l'avant), et se doutait de comment ça finirait.

Sûr de moi, je la rassure: «*Je sais faire de la trottinette, il ne m'arrivera rien*». Je dois justement aller chercher des médicaments à la pharmacie, quelle belle occasion d'essayer ma trottinette pour la première fois!

En revenant de la pharmacie, j'ai pris confiance, et je me mets à aller vite. Trop vite. J'aperçois alors un large nid de poule se profiler devant moi. Trop tard pour l'éviter. Comme un génie, je décide de mettre ma jambe à terre pour éviter la chute. Mais je vais tellement vite que ma jambe se tord et je m'écroule au sol.

Je suis affalé au milieu de la chaussée, ma trottinette gisant à mes côtés. J'essaie de me lever, mais je ne réussis pas. Je rampe donc vers le trottoir en trainant ma monture derrière moi. Une dame qui a vu ma chute me demande si je suis correct. Trop fier pour demander de l'aide, je la rassure; j'ai juste besoin de quelques secondes et je vais retourner à la maison.

J'attends quelques minutes, et j'essaie de nouveau de me relever. Ma jambe s'affaisse. Oups.

Finalement, je dois appeler mon ex, découragée, qui m'amène à l'hôpital. Verdict: ligaments du genou déchirés, tibia et coude cassés.

Je pense que le sport c'est pas pour moi. Je vais apprendre à accepter mon petit ventre à la place. ■

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												

Jeux de mots



jossecardinala1@yahoo.ca

JOSÉE CARDINAL
DISTRIBUTRICE

Jeu des 7 différences

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette photo? Bonne chance!

BP MILLER | UNSPLASH



HORIZONTALEMENT

- Des Laurentides.
- Habitudes invétérées, néfastes. - Indium.
- Autochtone. - Mit à l'épreuve.
- Empyrées. - Croupi.
- Dialecte. - Dévidoir. - Note.
- Sanie. - Or. - Crampon métallique.
- Évitons avec adresse. - Dêvêtus.
- Théâtre japonais. - Décore. - Adjectif démonstratif.
- Rivière d'Europe centrale. - Envol. - Ruisseau.
- Crochets doubles. - Conséquences.

VERTICALEMENT

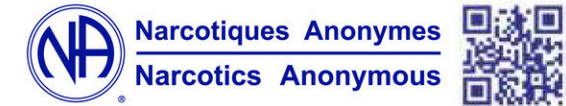
- Diminution du nombre des leucocytes du sang.
- Prononçons.
- Produit de dégradation des acides aminés de l'organisme. - Appris. - Nanoseconde.
- Île de France. - À cet endroit. - Ut.
- Agents chargés d'une mission secrète.
- Sorti. - Sentons mauvais.
- Explosif. - Lac d'Écosse.
- Article. - Travailleur social. - Conjonction.
- Tord. - Rugissement.
- À toi.
- Infirmas. - Scandalisé.
- Greffions. - Traditions.

Saliverais	Suis	Rigole	Tergiverse
Commodité	Fêterai	Polissent	Amatie
Soldats de Napoléon			
Mélanges			Rioté
			Critiquer
Éprouve		Arrêter	
Père			
	Grand lac		
Évêque de Lyon			Fixas
Résine		Titane	Arbre
		Prononcés	
Reproches	Rad	Dans la rose des vents	
	Drogue	Dêvêtue	
Placera			
Idem			
	Fromages blancs		

SOLUTIONS - 1^{er} février 2022

1	C	O	N	T	E	S	T	E	R	A	I	S
2	A	M	E	N	D	E	R	A	I	E	N	T
3	S	E	T	I	C	U	R	N				
4	S	T	O	T	H	E	L	E				
5	E	T	U	D	I	E	R	A	I	E	N	T
6	R	R	C	O	R	E	E	N	I			
7	I	I	I	N	I	D	O	S	E	R		
8	O	O	R	T	O	H	E	A	R	A		
9	N	N	E	A	N	I	S	E	R	A		
10	S	S	S	I	S	E	V	I	I			

PROBLÈMES DROGUE, ALCOOL OU MÉDICAMENT ?



1 855 544-6362
www.naquebec.org

Nous pouvons t'aider

Jeu de chiffres

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

		4		6		8		2
9				7			4	
3	1		4	5				7
8					7	2		
			2			9		
2			5		3			4
				2			1	6
		5						
4	6				9		8	5

L'ITINÉRAIRE

Faire un don

Cartes-repas

Abonnement

MODE DE PAIEMENT

Chèque au nom du Groupe communautaire L'itinéraire

Visa MasterCard Code de vérification de la carte (CVC): | | |

N° de la carte: | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |

Expiration ____ / ____

(Mois) (Année) **Signature** du titulaire de la carte

publicite@itineraire.ca

JE FAIS UN DON DE :

40 \$ 50 \$ 75 \$ 100 \$ ou _____ \$¹

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :

J'offre _____ cartes-repas à 6 \$ chacune = _____ \$¹

Vous voulez les distribuer vous-même ? Cochez ici :

TOTAL DE MA CONTRIBUTION : \$¹

DONS + CARTES-REPAS

JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :

Je m'abonne pour une période de:

12 mois, **24 numéros** (125 \$ avec taxes)

6 mois, **12 numéros** (65 \$ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu): _____

IDENTIFICATION Mme M.

Nom: _____

Prénom: _____

Adresse: _____

Ville: _____ Code postal: | | | - | | |

Courriel: _____

Téléphone: (_____) _____

Postez votre coupon-réponse au **Groupe communautaire L'itinéraire**
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3^e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9

ME RCIE

¹ Pour respecter l'écologie et réduire ses frais postaux, L'itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.

Vous pouvez faire un don directement en ligne sur notre site itineraire.ca

N° de charité de l'organisme: 13648 4219 RR0001

Pour rejoindre notre service aux donateurs:
514 597-0238, poste 228 • luc.desjardins@itineraire.ca

Vague d'actions et de fermetures rotatives dans le réseau communautaire: une solidarité plus que nécessaire

Par Catherine Marcoux et Annie Savage, RAPSIM

Du 21 au 24 février, les organismes d'action communautaire autonome de partout au Québec se préparent à une vague de quatre jours d'actions et de fermetures rotatives dans la semaine, dans le cadre de la grande campagne nationale *Engagez-vous pour le communautaire*. Du jamais vu au Québec! Le Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal, qui prendra part à la manifestation du 22 février à Montréal, organisée par le FRACA Montréal (Front régional pour l'action communautaire autonome), souhaite revenir sur le contexte qui amène cette mobilisation.



Depuis longtemps, le milieu communautaire multiplie les cris d'alarme et revendique année après année de meilleurs financements ainsi qu'une meilleure reconnaissance de leur travail. « Dans le communautaire, on fait des miracles avec des peanuts », voilà une phrase que l'on entend si souvent et qui témoigne hélas d'une cruelle réalité. Mais à quel moment avons-nous accepté cette réalité comme étant la norme?

Le milieu de l'itinérance, comme les autres secteurs communautaires de la santé et des services sociaux, doit composer avec des infrastructures inadéquates, la difficulté à recruter et à offrir des conditions salariales compétitives et un sous-financement sévère alors que le travail qui est accompli quotidiennement est énorme. Chaque jour, les organismes agissent en prenant en considération les réalités multiples de l'itinérance et adaptent constamment leurs actions en fonction des besoins qui émergent afin de la prévenir et la réduire. Nous l'avons constaté au cours des deux dernières années, l'argent existe et abonde lorsque des urgences surviennent. Les gouvernements n'ont pas hésité à délier les cordons de la bourse pour fournir une aide plus que nécessaire pendant la pandémie. Pourquoi alors manquent-ils constamment de moyens pour

permettre aux organismes communautaires de bien accomplir leurs missions?

Le Québec doit protéger son réseau d'organismes communautaires qui contribuent chaque jour au développement d'une société plus juste et égalitaire, fortifiant par leur travail notre filet social. Quand le filet a des trous, quand il commence à s'effriter, on doit agir pour que personne ne passe entre les mailles. Quand le communautaire lance des cris d'alarme, on doit écouter et agir pour maintenir et assurer l'expansion des réponses développées par et pour les communautés. Pour assurer la pérennité du réseau communautaire, il faut reconnaître que les organismes sont les mieux placés pour témoigner des réalités vécues sur le terrain. La santé du milieu communautaire passe d'abord par une écoute, une compréhension des besoins du milieu et une reconnaissance de leur autonomie.

Face au manque de financement et à la non-reconnaissance du rôle des organismes d'action communautaire autonome, nous devons nous faire entendre. À Montréal, le rendez-vous est donné le 22 février à 14h00 au parc Émilie-Gamelin (métro Berri) pour une manifestation d'environ 2 km. Tous les détails sur la page Facebook du FRACA Montréal. ■





Le couvre-visage est **toujours** obligatoire.

Même si vous êtes
adéquatement vacciné.



 **stm**



Prenons soin
de nous